

SA 6
N° 204.
Kinshasa, le 8 Octobre 1896.

Monsieur Bombeek
Agent de la S. A. B.
Kinshasa.

Me vous prie de prendre vos dispositions pour vous embarquer à bord du ss. Ville de Bruges partant de Kinshasa Samedi 10 et dans la matinée en destination du Haut Congo.

Vous descendrez à Stanley Falls où vous nous tiendrez pour vos occupations futures à la disposition du Monsieur l'Agent principal Mr. Langheld.

Dans le cas où vous rencontreriez celui-ci en cours de route entre M. Penn & Falls vous pourrez bien nous présenter à lui et lui exhiber la présente.

Veuillez noter que vous serez mis à bord par les soins du Capitaine; vous ne serez donc aucunement à Kinshasa.

Le Vos Doreur S

D. P. Brialot.

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE
pour
LE COMMERCE DU HAUT-CONGO
Siège social : 15, rue Bréderode,
BRUXELLES
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
Kassa-Bruxelles
N° 81
ANNEXE #
N. B. — Prière de rappeler dans la réponse, le
numéro de cette lettre.

Yambinga le 9 Novembre
Monsieur Bombeek
Gérant de la S. A. B.
à Yambinga,

En réponse à votre lettre n° 133, j'ai le plaisir de vous faire connaître que la direction vous marquera sa satisfaction au sujet des affaires de notre factorerie de Yambinga, que vous êtes parvenue à relever.

Par la même occasion, je porte à votre connaissance que la gérance définitive de cet établissement vous est accordée.

L'Agent Principal

N. Ponthier



PRIX :
10 Frs.



Les Vétérans Colonial
REVUE CONGOLAISE ILLUSTREE

XX^e ANNEE. — N^o 2.

PARAISANT LE 1er JEUDI DE CHAQUE MOIS

FEVRIER 1

IMMERCE GÉNÉRAL PARTOUT AU CONGO



Cap. : 300.000.000 Fr.

SIÈGE SOCIAL : LEVER HOUSE - 150 RUE ROYALE - BRUXELLES



VUE AERIENNE DES INSTALLATIONS
DE LA SOCIETE ANONYME DES PETROLES AU CONGO A LEOPOLDVILLE

Partout de nature. Ils connaissent tous les secrets du fleuve, qu'ils asservissent à leur patiente volonté, et je ne sais en vérité ce qu'il faut le plus admirer en ces deux : ou la féerie des paysages Falls, ou la vie courageuse de leurs sauvages habitants...

LES CHUTES DE LA TSHOPO

*La rivière apparaît; coupant le paysage.
Elie Banskaart.*

(Au dedans et au-delà des choses.)

Le joli cours d'eau qui se jette dans le Congo, en aval Stanleyville, naît comme tant d'autres, dans les profondeurs de la forêt équatoriale. Certains cartographes font même un affluent de la Lindi. Toutefois, ce n'est le point de jonction de deux rivières qui intéresse l'heure, mais bien les dernières chutes de la Tshopo, éloignées à peu de distance de la capitale de l'ancienne Province Orientale.

On y arrive par une excellente route carrossable qui traverse le « Belge » dans toute sa longueur, à moins qu'on ne prenne la route de Buta qui envoie à la hauteur la ferme de la Belgika, une variante qui rejoint le chemin question. La distance est un peu plus longue, mais la route ne manque pas d'attrait. Tel n'est pas le cas des abords immédiats de la rivière, qui sont envahis d'herbes hautes et de buissons qu'il importe de ne pas déranger, si l'on veut ménager aux visiteurs, des vues dignes de susciter leur admiration.

À la hauteur de Stanleyville, la Tshopo traverse une région peu accidentée, mais dont le sous-sol essentiellement rocheux, contribue à lui donner un aspect particulier en saison de crue. On constate alors que le lit de la rivière est littéralement pavé d'énormes quartiers de rocs, aspergés fortement usés par l'érosion. Un examen attentif des lieux permet de retrouver les mêmes phénomènes que nous avons constatés aux Falls : de nombreuses marmites torrentielles, au fond desquelles gigantesques cailloux roulés.

La première vision qui frappe les yeux du promeneur, c'est d'un vaste paysage, dont la forêt des tropiques délimite toutes parts l'horizon. Une sorte de lac dont les rives sont perpétuellement agitées, baigne le pied des montagnes, dont les ramures grisâtres tranchent sur la tonalité verte du feuillage. Et puis, voici des rochers d'assassinat, entre lesquels monte un nuage de poussière d'eau, formé par chute de la rivière. Ce phénomène remarquable qui a lieu en toute saison, témoigne la force avec laquelle la Tshopo tombe de haut. On a comparé sa chute à celle de l'Amblève (Cas de Coo).

Il ne faut pas de temps pour que nous nous apercevons, il convient de suivre sous le couvert d'un sous-bois un mauvais sentier, puis, franchir maints bancs rocheux, pour arriver finalement sur une plate-forme, l'étroitesse nous accule bien vite à l'abîme. De là, le regard plonge dans une profondeur vertigineuse où la rivière disparaît dans un fracas assourdissant. Un nuage d'embruns qui meurt et renaît sans cesse, monte de ce gouffre d'où l'homme et l'animal ne sortent pas vivants! Et si l'on regarde la rivière en amont, on constate que la Tshopo chuit en deux bonds sa dernière chute. le seuil est peu élevé (2 ou 3 m.) mais

le paysage est charmant à voir avec ces rivières qui surgissent de petits arbres aux racines tentaculaires. Le cours de la rivière s'arrondit une sorte de crique. C'est l'endroit préféré des indigènes, qui viennent s'y baigner et laver leur linge en joyeuse compagnie. C'est de là encore qu'il faut contempler la Tshopo, dont les eaux brunâtres reflètent les plus jolis tons du ciel, à l'heure, où le soleil, près de finir sa course, a disparu là-bas derrière le sombre écran de la forêt...

Pour jouir d'une vue d'ensemble des chutes, il convient d'emprunter une piste accidentée qui descend jusqu'au bord de la rivière, qui forme ici, en période de décrue, une vaste plage de sable fin et uni. Les Lokele y nomadisent quelques mois par an, et je ne connais pas de scènes plus pittoresques que celles de ces feux de camp, qui luisent comme des pointes d'or à la tombée du jour, de ces pirogues échouées sur le sable, du va-et-vient des pêcheurs, qui, moyennant un prix à débattre, vous feront traverser la rivière pour vous conduire à proximité de la grande chute... Débarqué sur une grève sans cesse battue par le flot, on embrasse d'un coup d'œil le saut de la Tshopo, dont la beauté vous laissera en contemplation des heures entières... et ramenés à la réalité, on regimpe la veste en regrettant que le site ne soit pas aménagé comme il convient à une grande nature, qu'il suffirait de régler et d'harmoniser avec un peu de soin.

R. PHILIPPE.
Délégué Honoraire du T. C. C. B.

SUPPRESSION DES DROITS D'ENTREE SUR LE SUCRE

L'industrie sucrière du Natal ne parvenant plus à satisfaire les demandes croissantes de sucre, le gouvernement a supprimé les droits d'entrée sur cette matière. C'est ainsi que 2,500 tonnes de sucre du Cuba sont arrivées dernièrement.

Pour donner une idée de la consommation du sucre en Afrique du Sud, voici quelques chiffres : en 1927-28, il a été consommé 181,325 tonnes; en 1946-47 ces chiffres furent de 466,050 tonnes. En 1944-45, la consommation fut de 502,068 tonnes.



STANLEY-FALLS : UN PONT NATUREL.

L'Agent commercial, pionnier de la première heure...

Il y a quelque temps, Mlle Jeanne Wannyn, du quotidien « La Lanterne », publiait dans sa « Chronique coloniale », une interview de M. Harry Bombeeck, pionnier de l'extension commerciale au Congo.

A notre tour, nous avons voulu approfondir la question afin d'entretenir nos lecteurs d'un aspect souvent négligé de l'héroïque épopee du Congo : la vie pleine d'imprévus et de dangers de l'agent commercial.

Lui aussi a contribué largement à la prospérité de notre colonie, lui aussi a dû affronter toutes les difficultés : un climat insaïble, une brousse hostile et une population indigène qui ne facilitait guère sa tâche.

Comme celle de ses vaillants compagnons : explorateurs, fonctionnaires de l'Etat, militaires, son histoire est digne d'intérêt. Comme eux, il aura sa place dans l'histoire.

Nous avons donc été trouver M. Bombeeck, afin qu'il nous conte son odyssée, qui fut celle de bien des pionniers de l'extension commerciale au Congo.

M. Bombeeck nous a reçu de la façon la plus cordiale dans un coquet petit bureau, qui tel un écrin, abrite des trésors de souvenirs et d'objets d'art nègre, tel ce tabouret admirablement sculpté datant d'il y a quelques centaines d'années et qui vient de revenir à son propriétaire.



Boatage Népal par la chette
1909. École du Congo (9 Star)

taire, après avoir été admiré partout dans le monde; ou encore ces amulettes de bois ou d'ivoire, rabotées par l'usure, vivant témoignage de l'art nègre.

UNE POIGNEE D'AGENTS COMMERCIAUX DE L'EPOQUE HEROIQUE...

— Quelle fut exactement la situation commerciale au Congo lors de votre arrivée?

— Le rôle joué par une poignée d'agents commerciaux de l'époque dite « héroïque », c'est-à-dire celle où le rail n'avait pas encore atteint le Stanley-Pool, est considérable, nous dit M. Bombeeck.

Quelques éléments civils s' enrôlèrent soit au service de très rares sociétés commerciales du Haut-Congo — elles sont toutes sortes de la première, la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie soient : Les Magasins Généraux, puis la Société Anonyme Belge pour le Commerce du Haut-Congo (Delcommune A.), le Chemin de fer Matadi au Stanley-Pool, la Cie des Produits du Haut-Congo, enfin la Cie et le Syndicat du Katanga — soit dans des sociétés à charte qui étaient et restèrent jusqu'en 1906 un organisme de l'Etat Indépendant du Congo, lequel percevait un pourcentage sur les bénéfices d'exploitation.

Ces agents de sociétés à charte ne peuvent être comparés aux agents commerciaux de nos jours. Leur mission ne se limitait pas strictement au commerce. Ils recevaient des ordres de l'Etat, auxquels ils devaient se conformer. Ils devaient, en outre, faire travailler l'indigène, exercer le recouvrement des impôts en nature et exercer les fonctions d'officier de police judiciaire.

Ces diverses fonctions, vous pensez bien, n'étaient pas sans dangers, ni inconvénients de toute espèce. Tel, l'exemple de courage de MM. Peeters et Termolle qui avaient eu pour mission, en 1892, de procéder aux premières installations de cette société dans une région choisie par eux à Bassonkulu (Lulanga-Lopori-Maringa).

Malheureusement leur mission ne peut être achevée, la sauvagerie des anthropophages ayant mis fin à leurs jours.

LE CONTINENT NOIR, REVE DE MES VINGT ANS...

— A quelle date se situe votre premier séjour à la Colonie? Et comment avez-vous eu l'idée d'aller au Congo?

— Mon premier terme en Afrique remonte à 1896. J'avais alors vingt ans à peine. Mon enthousiasme et une volonté de fer, guidés par la passion de l'inconnu et mon désir d'indépendance, m'avaient fait triompher du vouloir paternel porté à faire de moi un officier de carrière.

Aussi réaliser mon plan d'évasion ne fut pas facile.

Je m'étais rendu au siège de la société principale du groupe Alexandre Delcommune, ayant des comptoirs dans le Haut-Congo, afin de solliciter un emploi.

Hélas, n'ayant pas atteint ma majorité, je vis décliner mon offre.

Cependant, l'un des administrateurs, ami de mon père, le major Cambier, me promit son intervention à condition que je lui procure ma pièce d'émancipation.

J'eus à vaincre les dernières résistances de mon entourage qui redoutait pour moi, outre les dangers de la

brousse, celui qu'était la contagion des maladies connues de l'Afrique.

Enfin, j'obtins le document tant désiré et le 6 juin 1896, je m'embarquai à Anvers, à bord du steamer « Edouard Bollen » à destination du pays qui me fascinait.

BELGIQUE-CONGO EN 1896.

— Voulez-vous nous donner quelques détails sur le voyage? Car certainement il doit être différent de celui de nos jours! Et les quelques heures passées à bord d'un avion ultra-moderne vous transportant à Léopoldville ou même l'actuelle traversée ne doivent plus guère ressembler à l'aventureux périple de la fin du siècle dernier!

— Bien entendu notre voyage n'avait rien de commun avec les déplacements confortables d'aujourd'hui.

Cependant la traversée s'effectua sans encombre. Bânanne, Boma, Matadi, nous accueillirent successivement et dans cette dernière je restai deux semaines dans un pavillon des Magasins Généraux avant de pouvoir m'embarquer à destination de Tumba, terminus du premier tronçon du Chemin de fer Matadi-Léopoldville. Le rail, cette œuvre gigantesque qui contribua si largement au rapide développement du Haut-Congo était à ce moment en pleine gestation. Ces vaillants pionniers ont tracé la voie qui aujourd'hui permet ces voyages confortables auxquels vous faisiez allusion.

Pour nous, la route des caravanes vers le Stanley-Pool commença. Celle-ci s'étendit, pour moi, sur quatre longues semaines pendant lesquelles nous en croissons d'autres, allant vers le port d'embarquement et transportant des malades anxieux d'arriver au but.

Bientôt je fus à mon tour terrassé par les fièvres. Abandonné par mes porteurs, manquant de vivres, je restai seul, sans expérience, ignorant la langue indigène.

Mon jeune enthousiasme connut alors toute l'hostilité de la brousse.

Mais la Providence ne m'abandonna pas. Recueilli par les bons Pères de la Mission de Kisantu, je fus ravi-taillé, soigné, réconforté. Cette oasis de bonté au milieu de mes souffrances reste pour moi un souvenir inoubliable. Je ne saurais assez exprimer mon admiration pour l'abnégation et le courage de ces vaillants pionniers.

Mais cette halte fut de courte durée. Bientôt je quittai Kisantu pour arriver au début du mois d'août 1896 à Kinshasa, première étape définitive de mon voyage et siège de la direction de la société qui m'employait.

PREMIERS CONTACTS AVEC LA VIE AFRICAINE.

— La « grande aventure » terminée, vous voilà arrivé sain et sauf à destination. Quelles furent vos premières impressions?

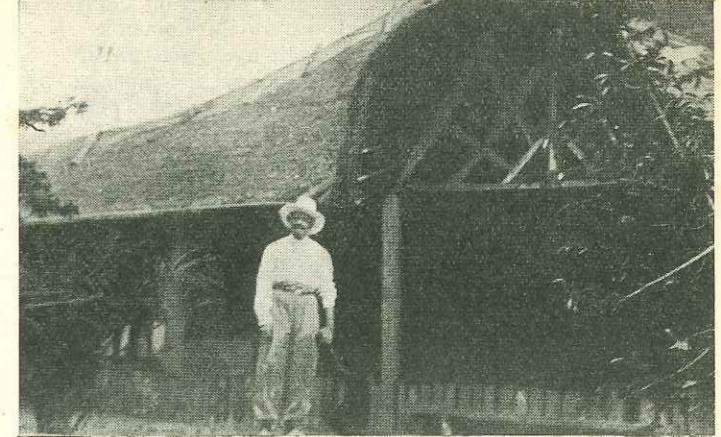
— Tout d'abord que « la grande aventure » continuait de plus belle!

A Kinshasa je fus soumis à un stage d'apprentissage qui dura près de trois mois. Nous logions dans des baïques de bois et de tôle où la chaleur est très intense, surtout durant la période d'hiver (octobre à mars).

En effet, les parois en tôle conservent la température élevée du jour durant toute une partie de la nuit, rendant ainsi le sommeil très pénible.

Malgré cet handicap, mes forces révirent rapidement grâce à une nourriture dite « de luxe ».

Pensez donc! Du poisson frais, de la viande fraîche d'hippopotame (succulente d'ailleurs) trois fois par semaine, légumes et patates douces, œufs frais, (minuscules, mais excellents), pain, café et même... un dessert. Le tout agrémenté d'un vin portugais. N'ayant connu jusqu'à présent que les conserves et quelques fruits, ces repas me semblaient de véritables festins!



MARINGA LOPORI

Passé au service de l'Etat Indépendant du Congo en novembre 1906.

À la main de droite le jeune chimpangé "Chézé" sans

La vie à la factorie était agréable. La direction de la société était assurée par le docteur Briart qui abandonnait souvent ses fonctions de directeur pour aller soigner ses agents malades avec le plus grand dévouement.

Mais mon stage finissait. Il fallut repartir. A bord d'un petit steamer, « Ville de Bruges », je m'embarquai à destination de Stanley Falls.

Le voyage fut plutôt monotone. Le long des rives du fleuve, d'immenses plaines coupées de temps à autre de quelques collines qui paresseusement s'étendent en donnant au paysage un air de sauvage majesté.

Puis la profondeur mystérieuse des épaisse forêts accroche le regard du spectateur à l'affût de bêtes féroces, de singes ou d'oiseaux multicolores.

De temps à autre, nous apercevions des crocodiles ou ces hippopotames sillonnant le fleuve.

A bord, les distractions ne sont pas nombreuses et le mot « confort » banni de notre vocabulaire.

Heureusement les arrêts dans les villages indigènes et les postes de ravitaillement de bois pour les steamers coupent la monotone du voyage.

Celui-ci ne devait cependant se passer sans incident.

Un jeune officier scandinave mourut à la suite de fièvres pernicieuses. Il avait commis l'imprudence de manier à l'escalade de Lisala, alors qu'il était en pleine crise, des tomates crues apportées par les indigènes. Son corps fut inhumé dans la forêt; seule une petite croix de bois témoigne de sa présence.

Après trois semaines de navigation, nous abordâmes enfin sur la rive droite à Stanley Falls.

A cette époque, sur la rive droite, se trouvait le siège du gouvernement dont le commissaire de district était M. Malfeyt.

Le chef-lieu de zone de la Société S. A. B. se trouvait en face sur la rive gauche.

— Était-ce là, la dernière étape de votre odyssée?

— Certes non. Après un stage de deux mois dans ce chef-lieu de zone de la S. A. B., dont l'agent prin-

UN PLAN QUINQUENNAL POUR LA PRODUCTION SUCRIERE

En vue de l'expansion de l'industrie du sucre, le gouvernement a supprimé les droits d'entrée sur cette matière. C'est ainsi que 2,50 tonnes de sucre du Cuba sont arrivées dernièrement.

pal était un Russe, M. Langeld, je descendis en pirogue le fleuve majestueux pour prendre possession de la factorie S. A. B. à Isangi, embouchure du Lomami.

Un petit poste de l'Etat se trouvait à environ un kilomètre de la factorie. Il était commandé par le lieutenant Arens. Ce dernier m'a été d'un très précieux concours pour mes débuts au Congo, dans une factorie isolée.

On défrichait, on bâtissait avec des moyens de fortune, souvent dépourvu de nourriture substantielle.

Arens était arrivé à Isangi en mai 1894. Son prédecesseur, le lieutenant Stormun, venait de mourir, empoisonné par les Topokés.

En décembre 1894, Arens avait participé, à Bumba, à une expédition contre des tribus révoltées. Il assista au combat sanglant de Mohengé (Itimbiri) où le lieutenant Kiland fut tué.

De retour à Isangi où il fut rappelé par le commissaire de district de Basoko, Arens constata que pendant son absence, les indigènes s'étaient révoltés, mettant le feu à la factorie de la S. A. B. gérée par M. Dewèvre, un des rescapés de l'expédition Hodister.

Occupant alors la région révoltée, il obtint après un mois, la soumission des principaux chefs.

Durant les années 1895-96 Arens s'ingénia à pacifier les Topokés dans le bassin du Lomami.

Bientôt, cette région qui était restée fermée à toute activité commerciale depuis le massacre des agents de l'expédition Hodister, reprit une activité normale.

Arens fit par la suite une brillante carrière coloniale et parmi tous les éléges qu'il reçut, il faut citer celui du colonel Chaltin : « qu'en toutes circonstances et dans tous ses rapports avec les indigènes, Arens sut toujours allier une indispensable fermeté à une grande bonté » (1).

Au début de 1897, Georges Peters, frère de l'infortuné Peters assassiné à Bassankusu en 1894, prend le commandement du poste d'Isangi. Ayant déjà fait deux termes à l'Etat Indépendant comme sous-intendant dans le Bas-Congo, il avait pour mission de choisir dans la région des Topokés des territoires à concéder à une société pour l'exploitation de cultures de cafiers et d'arbres à caoutchouc.

PENETRATION DANS LES MILIEUX INDIGENES

Quels furent vos rapports avec les indigènes? L'occupation de ces territoires devait, certes, présenter de sérieux dangers?

— Certes. L'hostilité du fameux chef Lifeta de la tribu des Topokés, nécessita même des opérations militaires. Féticheur puissant et très redouté dans la région, il parvenait à empêcher toute communication avec les indigènes de l'intérieur. Les convois de ravitaillement et les courriers étaient régulièrement attaqués, les porteurs massacrés et mangés, les marchandises pillées.

D'autre part Lifeta était constamment en guerre avec les autres chefs de la région. La pratique de la plus immonde barbarie était courante. Ce ne fut qu'après deux années de luttes que les blancs vinrent à bout de la résistance du potentat.

Quelques années plus tard, en 1904, mon frère Jean fut assailli dans sa factorie de Yombeti et dût subir un siège de plusieurs semaines dans cette même région des Topokés. Les agents commerciaux MM. Lhor et Ruwet ne purent se retrancher à temps et furent massacrés par les Topokés anthropophages.

— L'indigène était-il toujours aussi mal disposé à l'égard des blancs?

(1) Bulletin des Vétérans Coloniaux.

— Bien sûr que non. Il faut différencier les riverains, précieux auxiliaires des blancs ainsi que ceux qui sont au service des Européens, des noirs habitant en dehors des centres d'occupation, dans les villages indigènes soumis à l'autorité d'un chef.

Ceux-ci vivaient dans des huttes sans air, se nourrissant de chair humaine, spectacle dont j'ai été maintes fois témoin au cours de mes pérégrinations à l'intérieur des terres, sur la rive gauche du fleuve.

Ces noirs adorent les viandes avariées, comptant toujours sur les festins dont les prochains combat feront les frais.

Quant aux premiers, ils semblent avoir épousé la cause du blanc et s'associent à sa fortune. Parmi eux, beaucoup lui sont sincèrement dévoués, et il n'est pas rare de rencontrer des noirs qui traversent tout le continent africain pour aller rejoindre leur maître, retour d'Europe.

Ce fut le cas en ce qui me concerne.

Quelques mois après mon arrivée au Katanga, en 1909, mon cuisinier Mafunga, qui avait déjà été à mon service lors de mon premier terme dans le Haut-Congo (1896-99) vint me rejoindre pour la troisième fois après une longue randonnée par terre et par eau.

Il avait appris le lieu de ma résidence par un soldat licencié de la Force Publique qui était retourné dans son village.

— Quelle est, d'après vous, la meilleure façon de traiter les indigènes?

— Le primitif est un grand enfant. Il faut le traiter comme tel.

Pour mener à bien sa tâche, le blanc doit être psychologue avant tout.

Le noir ne vous en voudra jamais pour une punition justement infligée, mais vous gardera rancune, si vous l'avez humilié.



LEO. 1902. — DOCTEUR CARRE



KINSHASA. — DIRECTION DE LA S. A. B. AU CONGO INDEPENDANT

— Au cours de vos séjours successifs, vous avez certainement dû acquérir une compréhension très grande du caractère du noir, par les rapports fréquents que vous avez eus avec lui?

— Au fur et à mesure que les années s'écoulèrent, je commençai à acquérir une compréhension profonde des mœurs, des coutumes et de la mentalité des natifs de la Colonie.

La connaissance approfondie de leur langue me permettait de régler, à la satisfaction générale, toutes les palabres indigènes, et Dieu sait s'il y en a en l'espace d'une semaine et même d'un jour.

J'eus également à lutter contre l'influence néfaste des féticheurs.

C'est par tout cela qu'un agent commercial peut, petit à petit, se faire aimer, respecter et même faire désirer son autorité par son esprit d'équité et de justice.

ETABLISSEMENT DES PREMIERS POSTES D'ACHAT DE CAOUTCHOUC SUR LA RIVE GAUCHE DU FLEUVE.

— Avez-vous séjourné encore dans d'autres parties du Congo?

— Oui. Après mon séjour dans les factories d'Irengi et de Gondji sur la rive gauche du fleuve, face à Lisala, je fus désigné pour diriger la gérance de Jambinga sur la rive droite. Cette zone était sous la juridiction du capitaine Pimpurniaux. Le commissaire de district dont le siège était Basoko, se nommait Burrows, d'origine anglaise.

Jambinga était un centre d'ivoire très réputé. Je laissai à mon très actif et regretté adjoint, Emile Delcommune (neveu du fameux explorateur), le soin du département, pour pouvoir explorer moi-même toute la rive gauche du fleuve, face à Jambinga et Bumba, et y fonder les premiers postes d'achat de caoutchouc (ceci se passe en 1898).

Escorté d'une caravane de Bangalas, muni de marchandises d'échange, j'ai parcouru des régions entières de cette rive gauche où nul blanc n'avait encore pénétré, sans autres armes que les miennes, que je n'ai d'ailleurs jamais employées, même en cas de légitime défense.

Certaines de ces régions étaient réputées inaccessibles, tant elles étaient peuplées de tribus farouches et sanguinaires.

— Et comment êtes-vous parvenu à pénétrer dans ces régions?, demandais-je, de plus en plus intéressée.

— Après d'interminables palabres, je parvins à avoir quelques contacts avec les indigènes. Pour prouver mes intentions pacifiques je dus subir l'échange du sang, usage très répandu à cette époque. J'en garde d'ailleurs encore les cicatrices au bras gauche.



DOCTEUR PAUL BRIARD
En 1896 était Directeur de la S. A. B. à Kinchassa

Et M. Bombeek me fit voir de petites cicatrices triangulaires et légèrement violacées laissées par les lancettes légères.

— Ainsi s'établirent des relations durables et une confiance réciproque qui facilita dès lors mon travail.

Le tam-tam, merveilleux télégraphe indigène signala mon arrivée dans bien des chefferies. D'après ce langage conventionnel, les noirs savent exactement quel blanc venait leur rendre visite et prennent en consé-

quence des dispositions de fuite, de guerre ou de réception pacifique.

Bientôt, les transactions commerciales se développèrent et les postes devinrent nombreux. Jambinga, fabrique d'ivoire était classée à présent parmi les comptoirs de caoutchouc.

— Ces transactions commerciales avec les noirs n'amènèrent-elles pas quelques difficultés?

— L'opinion publique de l'époque tendait à considérer que les noirs n'avaient aucun besoin et que cela entraînait la bonne marche des affaires. Ceci est inexact. Mais la perspicacité de l'agent joue un rôle considérable dans le choix judicieux des marchandises. Celles-ci doivent être de qualité. La société a tout intérêt d'ailleurs, à ne pas imposer à ses agents des produits provenant de stocks invendables en Europe.

Sous ce rapport, ma société jouissait d'un bon renom et facilitait ainsi le travail de ses agents.

Cependant, il arrivait, malgré cela, que les retards apportés dans les transports maritimes, terrestres et fluviaux amenèrent un arrêt dans les affaires et des privations de toutes sortes s'ensuivirent.

Les maladies, l'insomnie et l'absence de nouvelles du pays, finissaient par déprimer l'agent. Mais malheur à lui s'il ne réagissait pas à temps. C'était l'époque où il fallait avant tout « tirer son plan ».

Cependant, à la moindre éclaircie, la confiance renaisait, car l'Afrique mystérieuse avait conquis son conquérant.

LA CHASSE, LOISIR DE LA BROUSSE.

— Quels furent vos loisirs?

— Avant tout : la chasse. D'immenses espaces où foisonnait le gibier s'offraient à la curiosité et au plaisir du chasseur. Toutefois, ces expéditions assuraient avant tout le ravitaillement du poste et celui des indigènes et des chefs.

Me trouvant dans une des régions les plus riches en gibier (Jambinga - Maringa - Lopori, rive portugaise du Bas-Congo - Katanga et Rhodésie) je m'intéressai à cette faune extraordinaire.

Eléphants, buffles, lions, léopards, hippopotames, crocodiles, habitants des forêts, de la brousse, des fleuves ou des rivières peuplèrent bientôt mes souvenirs de telle façon que cinquante ans après je me rappelle encore des moindres détails de chasse.

— Parmi tant de chasses, n'y en a-t-il pas une qui vous ait laissé une impression plus forte que les autres?

— Ma plus forte émotion de chasse est celle que j'eus lors d'une poursuite acharnée d'un buffle, ce roi de la plaine.

C'était un jour, dans les plaines de Jambinga, au cours d'une de mes premières randonnées de mon premier terme, manquant d'expérience, j'ai dû employer plus de dix balles de Mauser pour venir à bout d'un buffle solitaire. Mortellement blessé, il s'apprétait à livrer son dernier combat en fonçant sur nous, (j'avais mon boy à côté de moi qui n'avait pas bronché), tête baissée, quand une balle, bien dirigée cette fois, vint le frapper à bout portant et l'arrêter net dans sa course à quelques mètres de nous.

Bien des blancs affrontant cet adversaire redoutable, ont payé de leur vie leur inexpérience ou leur témérité.

— De tous vos séjours à la Colonie, quel est celui qui a votre préférence?

— De toutes mes randonnées en Afrique (Haut-Congo 1896-99, côte occidentale d'Afrique 1899-1900, Bas-Congo 1902-1904, Maringa - Lopori 1904-1907, Katanga 1909-1911) c'est le Haut-Congo (1896) de Stanley Falls à Irengi en passant par Isangi sur la rive gauche et Jambinga sur la rive droite du fleuve (embouchure de l'Itimbiri) — celui dont je vous ai parlé — qui m'a laissé la plus profonde impression du continent noir.

C'est au cours de ce premier terme, qu'avec l'insouciance de la jeunesse, j'ai vécu la vie indigène la plus intense.

Ouvrant la voie aux transactions commerciales, j'acquis la confiance des natifs en m'intéressant à leurs palabres, en leur fournissant le produit de mes chasses, participant aux leurs ou en assistant à leurs jeux et cérémonies.

Mes résultats au point de vue commercial furent des plus favorables. Une lettre de M. Alexandre Delcommune, lors de ma rentrée en Belgique, en témoigna.



Alexandre DELCOMMUNE
En 1896 était Administrateur-délégué de la S. A. B.

— Le voyage du retour s'effectua-t-il sans incidents?

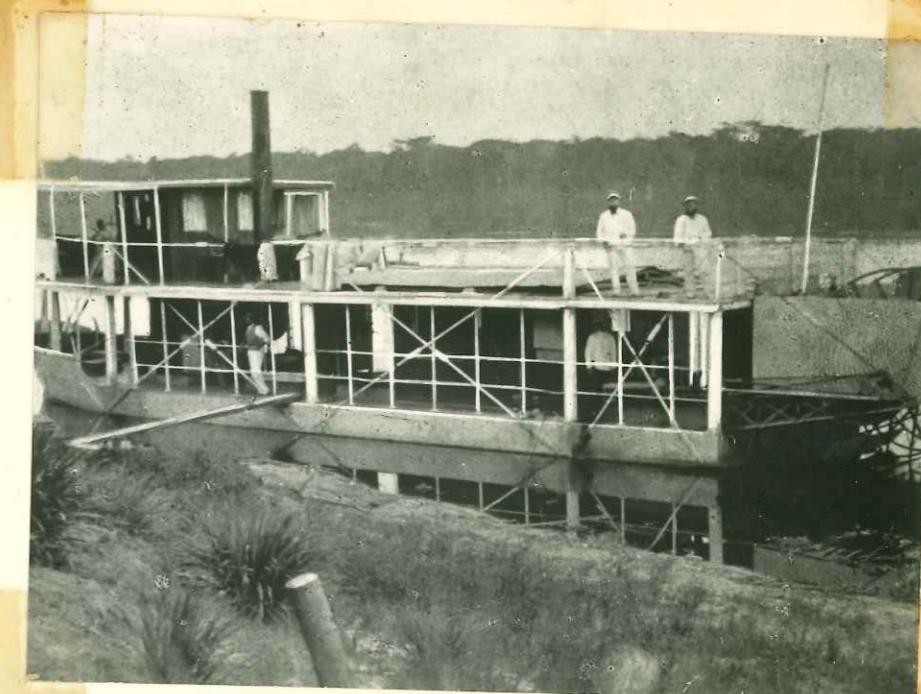
— A peu près. En avril 1899, je descendis à nouveau le grand fleuve jusqu'à Kinshasa. A l'arrivée, je fus encore terrassé par la fièvre. Sitôt guéri, je pus reprendre le chemin de fer jusqu'à Matadi (le rail avait fait du chemin pendant ces trois ans).

Dans Matadi régnait une activité intense. Tout était bien changé; fini la route des caravanes!

Après quelques jours de repos je m'embarquai sur un paquebot français à destination de Bordeaux. Mon séjour en Belgique fut de très courte durée, et pour cause!! On ne faisait pas fortune en ce temps-là! La même année 1899, j'étais en mission à la côte occidentale d'Afrique pour un groupe anglo-belge.

Une cordiale poignée de main et nous quittions M. Bombeeck, pionnier colonial de la première heure, non sans qu'il ait formulé un dernier vœu : celui de voir la Belgique exprimer par des actes sa reconnaissance aux quelques rescapés, les moins favorisés de cette époque héroïque, ceux qui n'ont pas l'ultime satisfaction de pouvoir encore travailler. Nous le souhaitons bien sincèrement avec lui.

Nicole EDIAN.



Steamer "Delphine" sur le Haut-Congo.
1896.



Congo Belge La pirogue du Commissaire de district de l'Epauleur.

Musée (Angl-Belge à la Gold Coast
"Côte d'Or")



en Septembre 1893. M. M. Willems
G. et Rogeron et Harry Bombeek
(Groupe d'Anvers M. M. Suy-Pelgruus
et D'hort.) - Lunder.



jeune Ashanti
(Général)



11

Leopoldville
1893.
Travaux du Port

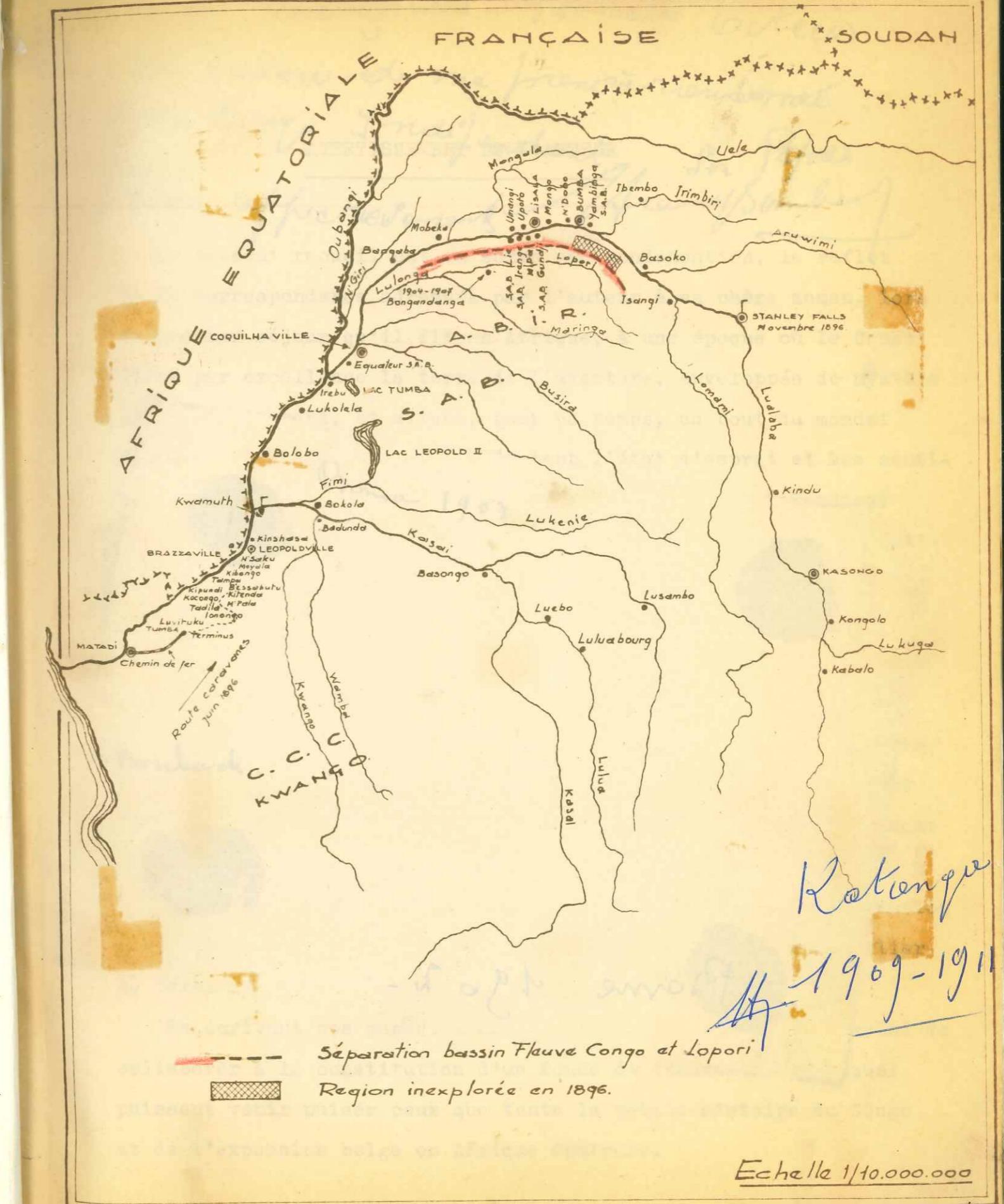
NOTES ET SOUVENIRS DU PREMIER TERME PASSE A
L'ETAT INDEPENDANT DU CONGO (1896-1899)
POUR LE COMPTE DE LA "SOCIETE ANONYME BELGE POUR LE
COMMERCE DU HAUT-CONGO" (S.A.B.)

par

Harry BOMBEECK.



Indigènes Batekés, Bongangalle
(Léopoldville).





Rome 1902-

me ^{dit} Germaine Ziteca

En suite de ma première rentrée

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Bien affectueusement. Henry Sommer

Le présent recueil est en somme une condensation, le reflet

de la correspondance adressée par l'auteur à sa chère maman, lors du premier séjour qu'il fit en Afrique, à une époque où le Congo était par excellence la terre de l'aventure, enveloppée de mystère pleine de dangers, et située, pour ce temps, au bout du monde!

Faut-il dire, dès lors, quels étaient l'état d'esprit et les sentiments de ceux qui, très jeunes pour la plupart, s'embarquaient un jour au port d'Anvers pour aller se perdre au cœur du " Continent Noir ", et surtout faut-il dire quelles appréhensions et quelles angoisses étreignaient leurs proches, parents et amis, restés au pays, pendant les trois interminables années que durait habituellement l'absence des audacieux expatriés.

A cette époque, le seul moyen de communiquer, était la missive, le courrier, voie lente et, dans bien des cas, hasardeuse! C'est les lettres pareillement acheminées et adressées à sa mère résidant en Belgique, que l'auteur, à plus d'un demi siècle de distance, a tiré la substance de ce recueil de souvenirs, écrit sans prétention en un style simple et direct, ayant presque le caractère familier de celui de la correspondance même.

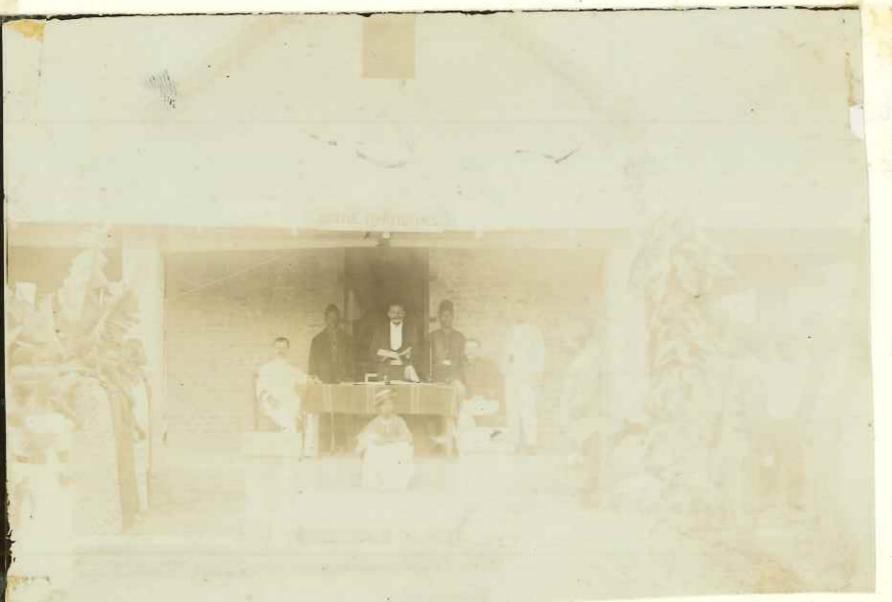
En écrivant ces pages, l'auteur n'a eu d'autre but que celui de collaborer à la constitution d'un fonds de documentation auquel il puisse venir puiser ceux que tente la petite histoire du Congo et de l'expansion belge en Afrique Centrale.



Leopoldville.
1900.

L³, Avenue du
Roi Souverain

Le Juge
M^r Malherbe
substitut
M^r Margery
Tribunal de
Leopoldville
1902



Ces notes et souvenirs ont été puisés dans la correspondance adressée par l'auteur à ses parents au cours de ses séjours en Afrique.

- : -

Mon départ eut lieu à Anvers le 6 juin 1896. J'embarquai à bord du steamer Edouard Bohlen - Capitaine Tagenbroeck - (Woerman Line).

Nous naviguons sur la Mer du Nord, après une bonne traversée de l'Escaut.

Le 9, vers 7 heures du soir, nous entrons dans le Golfe de Gascogne. Jusque là le temps a été beau et la mer calme, à présent il change brusquement et vers 10 heures du soir le bateau se met à tanguer; une pluie fine fait son apparition et le vent souffle d'une façon inquiétante. A 10 heures, un ordre transmis par le Commandant du bord nous invite à regagner nos cabines.

J'avais comme compagnon de cabine un jeune homme un peu plus âgé que moi (21 ans), de bonne éducation et musicien par-dessus tout. Il se nomme Alfred CUDELL.

Quelques tracas avec sa famille, un amour en tête, l'avaient décidé à aller oublier ses chagrins entendant l'inconnu.

Le bateau se mit à danser de plus en plus, nous empêchant de dormir.

Nous évoquâmes alors, pendant ces moments d'insomnie, les causes de notre départ, le but que nous poursuivions et notre volonté de l'atteindre sans défaillance, les personnes chères que nous laissions derrière nous... La glace, qui fige tout passager, les premiers jours à bord d'un bateau, était rompue et nous devînmes par la suite de bons amis.

Le lendemain vers 6 heures du matin, en entrant dans la salle de restaurant pour prendre notre premier repas (il y en a 5 par jour), les tasses, assiettes, ustensiles, etc. volaient dans toutes les directions. Les quelques passagers qui nous avaient déjà précédés dans la salle, s'agrippaient aux tables et d'autres s'en retournaient vers leurs cabines, en faisant des courbettes des plus comiques... Les boissons ne furent pas servies, par contre nous pûmes manger quelque chose.

En retournant dans notre cabine, il y avait déjà deux pieds d'eau qui occasionnaient des détériorations à notre maigre équipement.

Par moment, nous avions l'impression que le navire était couché sur le flanc.

Efin, après trente-six heures d'une mer déchaînée, le soleil fit son apparition à la sortie du Golfe de Gascogne.

Dès cet instant, nous reprîmes contact avec les passagers, dont la plupart sont des étrangers (Scandinaves en majorité, Hollandais, Italiens, Allemands et autres).

Parmi les Belges nous faisons la connaissance du Commandant Hanolet, de MM. Lambotte (S.A.B.), Emile Dekeyser (Etat), Navez-Conreur, Van Meirbeek, Lejeune, Bessel (Chemin de Fer), Fernand Allart (Etat), Laurent Bollen (Force Publique), Jules Sauvage (Force Publique) et André Van Iseghem (touriste). Les

trois premiers partent pour leur deuxième terme.

Le 13 juin, nous arrivons en vue de Las Palmas, qui se trouve environ à 1.200 m. à l'intérieur des terres.

Des petits groupes se forment sur le pont - le nôtre se compose de MM. Bessel, Lambotte, Cudell et moi-même - pour descendre à terre à bord de petits canots.

Des voitures sont mises à notre disposition, moyennant finance bien entendu, pour la visite de la ville.

Le premier arrêt est naturellement pour la Poste, d'où je vous transmets cette missive.

Nous quittons la Poste pour la tournée traditionnelle des touristes. Le temps est idéal, malheureusement, aujourd'hui, il pleuvine. Ce qui me frappe le plus ici, ce sont les grandes plantations de bananes et de tomates, des fleurs partout, beaucoup de petits mendians qui ne vous lâchent pas d'une semelle. La ville en elle-même ne m'a pas fait impression. Il faut dire que je ne l'ai parcourue que d'une façon toute superficielle. La petite église est très jolie et certaines rues fort pittoresques avec leurs maisons aux styles espagnol et mauresque combinés.

Nous déjeunons en ville, dans un restaurant très confortable. Le menu est varié mais tous les plats sont à base d'huile. Cela nous change de la cuisine du bord. Je n'ai pas pu digérer ma banane dont le goût ne m'a pas beaucoup plu.

Nous rejoignons le bateau vers 6 heures du soir, pour atteindre la Sierra Leone, notre deuxième escale, le 18 juin.

L'ensemble de la ville, vue de loin, offre un aspect riant qui devient tout autre lorsqu'on y débarque.

A part quelques grandes maisons de commerce et habitations privées, la ville n'offre aucun attrait à l'exception toutefois du grand marché qui laisse d'ailleurs une odeur caractéristique de pourriture ...

Nous avons fait ici une provision abondante de fruits : trois ananas pour 25 centimes, des noix de coco à 10 centimes pièce ...

Le plus drôle est que ce "bon marché", nous l'avons payé bien cher : il était 7 heures du soir. Nous nous disposions à rentrer à bord du steamer, quand les rameurs noirs des petits canots qui nous avaient amenés à terre exigèrent double pécule pour le trajet de retour.

Le prix de l'aller et du retour avait pourtant été convenu d'avance. Malgré nos protestations, il fallut nous incliner et payer, faute de quoi nous manquions le départ de l'Edouard Bohlen.

En effet, ce dernier quitta le port à 8 heures du soir. Et voilà mon premier contact avec le noir d'Afrique.

Les vieux "congolais" qui se trouvaient à bord, rirent de notre déconvenue.

Il paraît que les populations de la côte différencient totalement de celles de l'intérieur. Les premières ont déjà subi l'influence du blanc, de la façon qui leur convient le mieux, mais qui n'en est cependant pas toujours la plus recommandable.

La chaleur commence à se faire sentir. Les distractions sont nombreuses et les jeux variés sont organisés sur le grand

Leopoldville
1903.





Indigènes Fanti.

Côte Ouest Côte (Gold Coast) 1899.



pont de première classe.

Le 24 juin à 8 heures du soir, le capitaine donna l'ordre de tirer un coup de canon et aussitôt une bouée illuminée fut lancée à la mer, marquant ainsi le passage de l'Équateur.

On nous annonça ensuite le baptême pour le lendemain à 3 heures. Dès deux heures, les préparatifs commencent par la fixation d'une grande toile remplie d'eau de mer. A côté se trouvait une lance qui promettait un arrosage en règle.

Une escouade de matelots gardait toutes les issues pour éviter la fuite des passagers récalcitrants.

Enfin les opérations commencèrent.

Chaque passager recevait son baptême par quelques plongeons au fond de la toile suivis par un bon arrosage.

Tout se passa dans la plus franche gaieté.

Quelques passagers craintifs, qui avaient réussi à prendre le large, furent ramenés aussitôt et ils durent subir un bain dont ils se souviendront longtemps.

Une collecte fut faite ensuite au profit des matelots du bord. Ceux-ci furent enchantés du résultat, car ils organisèrent en notre honneur un beau concert varié qui dura toute la soirée.

A Sierra Léone, le steamer a embarqué 550 noirs entassés les uns sur les autres et destinés au chemin de fer du Bas-Congo.

Notre troisième escale se fait à la République de Libéria (Monrovia), le 26 juin. Personne ne peut descendre à terre. Le bateau a embarqué un nouveau contingent de 100 noirs, ceux-ci sont destinés cette fois au déchargement du bateau à Matadi. Quelques bagarres éclatèrent aussitôt entre les deux races. Le Commandant et son équipage intervinrent et tout rentra dans l'ordre.

Le 27 juin, nous arrivons à Banana, à l'embouchure du Congo. Jolie petite cité entourée de palmiers et d'une belle avenue de bananiers, quelques grandes factoreries étrangères à leur déclin.

Nous arrivons à Matadi le 29 juin, en brûlant Boma (courte escale), capitale de l'Etat Indépendant du Congo. Cette dernière est, paraît-il, très malsaine pour y vivre. C'est une ville peuplée de fonctionnaires dont la plupart n'ont jamais dépassé Matadi.

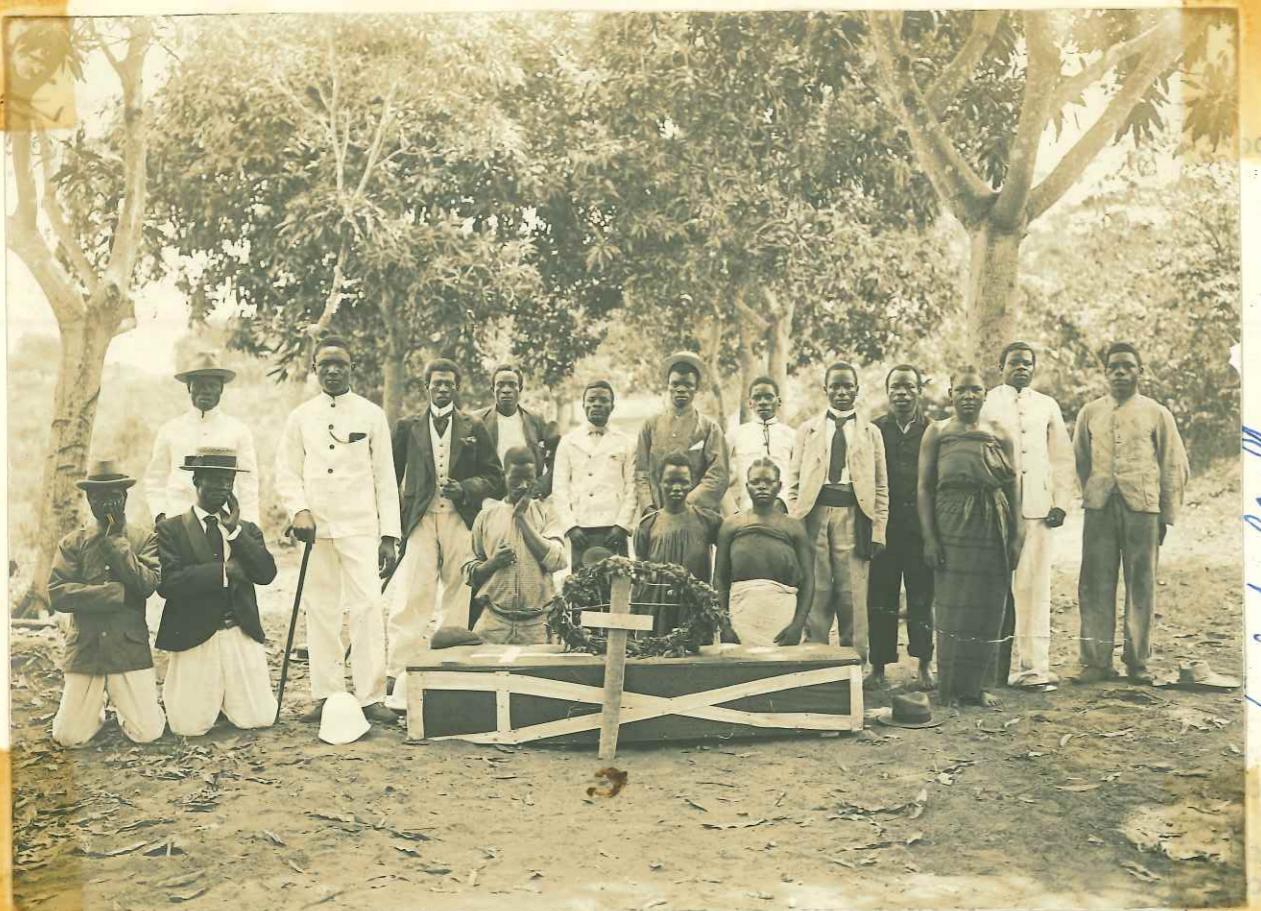
Je suis, à présent, installé à Matadi, au bord du fleuve, dans un baraquement en tôle appartenant aux Magasins Généraux du Bas-Congo. Il y fait une chaleur torride. Plusieurs chambres sont occupées par des blancs descendant du Haut-Congo dont la plupart sont atteints de maladies graves : fièvre bilieuse, dysenterie, maladie du sommeil, etc ...

C'est la première impression pénible que j'ai ressentie en débarquant sur le sol d'Afrique.

Je me raidis, car il n'y a plus à reculer maintenant.

Je fais connaissance avec les milliers de moustiques et les cancrelats qui grouillent jusque sur le toit de ma moustiquaire, sans compter les rats, en quantités énormes.

Sitôt le repas du soir terminé, je me réfugie sous ma moustiquaire. Je ne voudrais pas passer mon terme à Matadi.



Leopoldville 1903

Arrivée de Léopoldville
1903



Heureusement, le 6 juillet à 6 heures du matin, nous prenons passage à bord du premier train pour Tumba, terminus actuel du chemin de fer à voie étroite et unique qui relie Matadi à Léopoldville.

Nous embarquons nos colis et ceux destinés à la route des caravanes. Le compartiment de 1ère classe que nous occupons est comparable - mais en moins bien - à celui de la 3ème classe en Belgique.

Nous abordons presque aussitôt le fameux Mont Pallabala, de triste mémoire. Combien de braves gens y ont laissé leurs os? Cette formidable entreprise qui se matérialise sous la forme d'un petit chemin de fer vicinal et à laquelle sont mêlés le nom d'un grand Roi, Léopold II, et celui de Thys, dépasse jusqu'ici tout ce qui a été fait dans le monde colonial.

Notre train, qui paraît un tout petit jouet dans ce décor impressionnant, continue son bonhomme de chemin à du ... 20 km. à l'heure. Il s'arrête souvent pour se ravitailler en bois et en eau. Tout le long de la ligne, le paysage devient d'une monotonie déprimante. Pas de villages en vue, quelques buffles et antilopes; sur les hauteurs, parfois quelques perroquets gris à queue rouge, des singes de petite taille et des charognards.

Après une longue journée en chemin de fer, nous arrivons à Tumba à 6 heures du soir. La gare est toute fleurie à l'occasion de l'arrivée du premier train de voyageurs.

La température est bien meilleure ici qu'à Matadi. Il y a une grande animation dans la région à l'occasion de l'achèvement du premier tronçon ferré reliant Matadi à Léopoldville. On y voit beaucoup d'officiels et quantité de blancs attachés à la Compagnie du Chemin de Fer, ainsi que des centaines de travailleurs noirs de toutes races.

Nous n'avons malheureusement pas de temps à perdre et devons aussitôt songer à prendre nos dispositions pour organiser notre caravane. Les itinéraires de marche doivent normalement se faire en 12 à 13 jours. Voici les différentes étapes prévues en théorie :

Tumba à Luvituku	25 km.	
Luvituku à Ionongo	17 km.	
Ionongo à Tadila	17 km.	
Tadila à M'Pala	17 km.	
M'Pala à Koongo	17 km.	
Koongo à Kitenda	8 km.	1 étape
Kitenda à Kipundi	7 km.	
Kipundi à Bessabutu	15 km.	
Bessabutu à Tampa	22 km.	
Tampa à Kibongo	20 km.	
Kibongo à Moyala	10 km.	
Moyala à N'Saku	15 km.	
N'Saku à Léopoldville ...	15 km.	
Léopoldville à Kinshasa ..	10 km.	
	au total 215 km.	

Notre groupe se compose de huit blancs : deux anciens dont Lambotte (2ème terme à la S.A.B.) et six "nouveaux" parmi les-



Kalina (Kinsasa) 1896 et 1902
(enlevé)



Leopoldville 1902

quel mon inséparable ami Cudell, Jules Sauvage et Navez, passagers du bord.

Le lendemain nous levons nos tentes. Cette fois, chacun s'en va courir sa chance. Je pense aux miens et je mets ma confiance en Dieu.

Les premières étapes à travers les montagnes et sous un soleil ardent se font avec entrain, malgré quelques accrocs en ravitaillement et en portage.

Au fur et à mesure que nous avançons, les charognards se font de plus en plus nombreux et pour cause ...

Ils ont la partie belle. Des squelettes de porteurs jonchent la piste à côté de charges abandonnées.

Ces noirs du Bas-Congo, de petite taille, sont très endurants malgré leur allure peu athlétique. Mais les années de portage les ont sérieusement handicapés et c'est ici que l'on pourrait formuler quelques observations quant au poids des charges de 25 kilos qui leur était imposé.

Pas de villages dans ces montagnes. Un jour, pour nous procurer des vivres frais, nous organisâmes une battue en ligne de tirailleurs, dans cette désolante savane montagneuse.

Armés de fusils et de revolvers, nous cherchâmes en vain quelque chose à nous mettre sous la dent. Une balle de Mauser, tirée au hasard dans un groupe de perroquets, fit une seule victime au cours de cette mémorable et unique partie de chasse.

A l'étape suivante, après avoir dressé nos tentes, nous entendîmes soudain des cris poussés par Cudell, demandant du secours. C'était un agent de l'Etat qui, dans un accès de fièvre, tentait de se suicider.

Prempt comme l'éclair, Jules Sauvage se précipita dans la tente de cet agent et parvint "in extremis" à lui arracher le rasoir avec lequel il essayait de mettre fin à ses jours.

Heureusement, les conséquences de cet acte ne furent pas graves : quelques entailles peu profondes au poignet gauche et à la gorge.

Au cours des étapes suivantes, l'entrain du début se ralentit. Nous étions littéralement mangés par des moustiques, nos pieds étaient couverts de djiques qui pénétraient dans nos chairs d'une manière insidieuse, rendant la marche très pénible.

Les blancs que nous croisons sont parfois dans un état squelettique très prononcé, mais toujours animés de cette volonté de revoir coûte que coûte leur chère patrie.

Ils nous donnent des nouvelles du Haut-Congo et dépeignent ce pays comme un paradis à côté du Bas-Congo.

Bien entendu, il ne s'agit pas de confort là-bas, mais au moins il y a de beaux villages et certaines populations sont même très accueillantes. Il y a aussi le grand fleuve, les belles rivières peuplées d'innombrables animaux de toutes sortes d'espèces. Tout ceci m'emballe évidemment.

En général, à part quelques mauvaises nouvelles provenant des expéditions Dhanis et des révoltes au Kasai, tous expriment leur confiance dans l'avenir.

A Tadila, nous apprenons qu'un ingénieur italien du chemin de fer, nommé Nicodano, avait été tué par un buffle, la veille



1902.

de son départ pour l'Europe.

Nous poursuivons notre marche monotone et rencontrons de nombreux porteurs exténués auprès de leurs charges.

C'est ici que l'on se rend compte des immenses services que rendra le chemin de fer à la cause de l'humanité.

La suppression du portage apportera un changement radical dans l'évolution de la vie des indigènes et, dans un avenir plus ou moins rapproché, les villages se reformeront automatiquement.

Nous abordons maintenant la plaine, coupée par de nombreux petits bois rendant la marche plus agréable. Nous arrivons ainsi à Tampa, le 17 juillet au soir.

Ici commence le drame.

Plusieurs de mes compagnons de route sont atteints par les fièvres. Moi-même, j'en suis victime le lendemain.

Nous restons tous immobilisés dans nos tentes. Quatre des nôtres, dont les deux anciens, continuent leur marche et nous promettent d'alerter le premier poste de l'Etat.

Heureusement vint à passer un missionnaire en tournée dans la région, qui nous donna les premiers soins en nous faisant avaler, pour la première fois, une forte dose de quinine.

Le surlendemain, je fus le premier debout, mais constatai aussitôt que la plupart des porteurs avaient pris le large ...

Le choc fut rude.

Mes trois compagnons, dont Cudell, restaient toujours cloués dans leur tente.

Quant à moi, je subis peu après un second accès de fièvre, plus violent que le premier et, inconscient, je me réfugiai dans une petite hutte indigène qui se trouvait à proximité de ma tente.

Le missionnaire, dont j'ai malheureusement oublié le nom, qui se trouvait en tournée évangélique dans la région, alerta aussitôt la mission de Kimuenza, distante de quelques kilomètres de l'endroit où je me trouvais.

J'y fus amené en hamac.

Il faut croire que j'étais le plus amoché car les trois autres restèrent sur place.

Affaibli et à demi inconscient par les fortes doses de quinine qu'on m'avait administrées, je me remis cependant après quelques jours grâce aux soins dévoués de ces apôtres du Continent Noir à la cause duquel ils consacrent leur vie.

Avec l'aide de quelques porteurs et muni de vivres mis à ma disposition par la Mission, j'arrivai enfin à Kinshasa, après trois pénibles étapes, excessivement sablonneuses.

A peine installé dans un baraquement de bois et de tôle, je fus repris par les fièvres. Cette fois, les soins me furent prodigues par le Docteur Briart, sous-directeur de la S.A.B.

Ici j'ouvre une parenthèse :

Le Docteur avait fait partie de la fameuse expédition Alexandre Delcommune au Katanga, en 1892. Il s'y était illustré par sa compétence et sa vaillance. Le Directeur de la S.A.B., Monsieur Alexandre Delcommune, et son adjoint, Monsieur Thierry, ancien cuirassier de l'Armée française, étaient en tournée dans le Haut-Congo et devaient être de retour à Kinshasa vers le 15



Piles de Boma 1902



1902.

août. On m'avait confié, à Bruxelles, un petit paquet à remettre personnellement à Monsieur Delcommune. Ce service rendu m'a été très utile par la suite.

Je me remis, cette fois, très rapidement sur pied et le "bon docteur", comme on l'appelait familièrement ici, nous apportait non seulement ses soins médicaux dévoués, mais, son travail achevé, il réconfortait tous ceux qui réclamaient ses bons offices.

Voici comment se passe une journée dans ce lieu administratif :

le matin, réveil à 6 heures, puis repas qui se compose de café, lait condensé, pain, beurre - pas toujours, parfois un oeuf ou du fromage (conservé);

au bureau de 7 heures à 11 heures 45;

à midi, déjeuner : viandes conservées, boîtes de homard, de pâté de foie, sardines, thon; salade fraîche; parfois de la chèvre, patates douces ou ignames; fruits divers; café;

repos ...

de 2 heures à 5 heures 15 : bureau.

J'admire notre chef comptable, Monsieur Bagage, un ancien adjudant de la ligne, toujours au bureau avant l'heure et travaillant parfois jusqu'à 11 heures du soir, quand le courrier doit être expédié. C'est d'ailleurs un "second terme" et un bel exemple pour les jeunes.

La besogne terminée, nous allons nous ballader dans les belles allées d'acacias, dont l'une ne mesure pas moins de 1.000 mètres de long sur douze de large. On voit par-ci par-là de magnifiques baobabs, quelques plantations de café et cacao, des fruits en quantités (bananes, papayes, ananas, mangues, citrons, coeurs de boeuf, etc...). Il fait très chaud et la température dépasse parfois 30 degrés à l'ombre.

A 7 heures 15 : dîner, qui se compose de potage, viandes diverses fraîches : soit hippopotame (2 à 3 fois par semaine), poule (très souvent), pintade, canard ou chèvre; patates douces ou ignames, légumes variés provenant du potager, vins portugais, dessert, café ou thé. Du luxe en comparaison de la route des caravanes.

Vers 8 h. 15, nous rejoignons nos baraquements où, à la lueur d'un photophore, chacun se confine dans ses méditations.

A 9 heures, quand toute activité a cessé et dans un silence relatif (bourdonnement des moustiques, coassement des grenouilles, bruits insupportables des cancrelats et des rats, ...), on cherche parfois en vain son sommeil.

Et voici comment j'ai passé un dimanche :
Lever à 7 heures. Mes pensées vont à Dieu et aux chers miens. Petit déjeuner à 8 heures. Puis je me rends dans ma chambre pour mettre tout en ordre. Je termine ensuite une correspondance en suspens. Un des meilleurs chasseurs du Pool, un vieil



Bome 1902 / 4-



Bome 1902 / 4.

africain provenant du Congo Français, affecté au ravitaillement frais du poste de Kinshasa, m'avait invité à l'accompagner dans l'après-midi pour une partie de chasse. Il voulait toutefois au préalable voir comment je maniais un fusil. Nous nous étions donné rendez-vous vers 11 heures dans un endroit convenu. Là, il fut placé une cible à environ 80 mètres de nous. Il me proposa un enjeu sous forme de 10 paquets de cigarettes Bastos, que j'acceptai, me souvenant que j'avais obtenu, pendant mon service militaire, le premier prix de tir de la Compagnie au Camp de Beverloo et espérant que mon coup d'oeil resterait intact en cette circonstance. La lutte fut chaude, car il a fallu avoir recours à une balle de barrage, que je remportai de justesse.

La partie de chasse fut donc décidée et c'est ainsi que je me suis trouvé pour la première fois voguant en pirogue sur les bords du grand fleuve. Mon compagnon manifesta sa désillusion de ne pas rencontrer d'hippo, ce jour-là. Par contre, nous tirâmes des pigeons verts en quantité (très bons à manger), un gros canard (abattu avec une balle de Mauser), des poules d'eau (coriacés) et des crocodiles dont l'un, mesurant plus de 3 mètres, mordit la poussière après une salve de nos deux fusils. Enfin, nous tuâmes quelques aigrettes, dont les plumes sont très prisées en Europe.

Il y a un va-et-vient continual ici, à cause des arrivées d'Europe et des descentes du Haut-Congo et du Kasai, et, avec le personnel administratif, on compte en moyenne de vingt-cinq à trente blancs en permanence.

Il y a également ici une maison hollandaise, un chantier naval dirigé par un Italien.

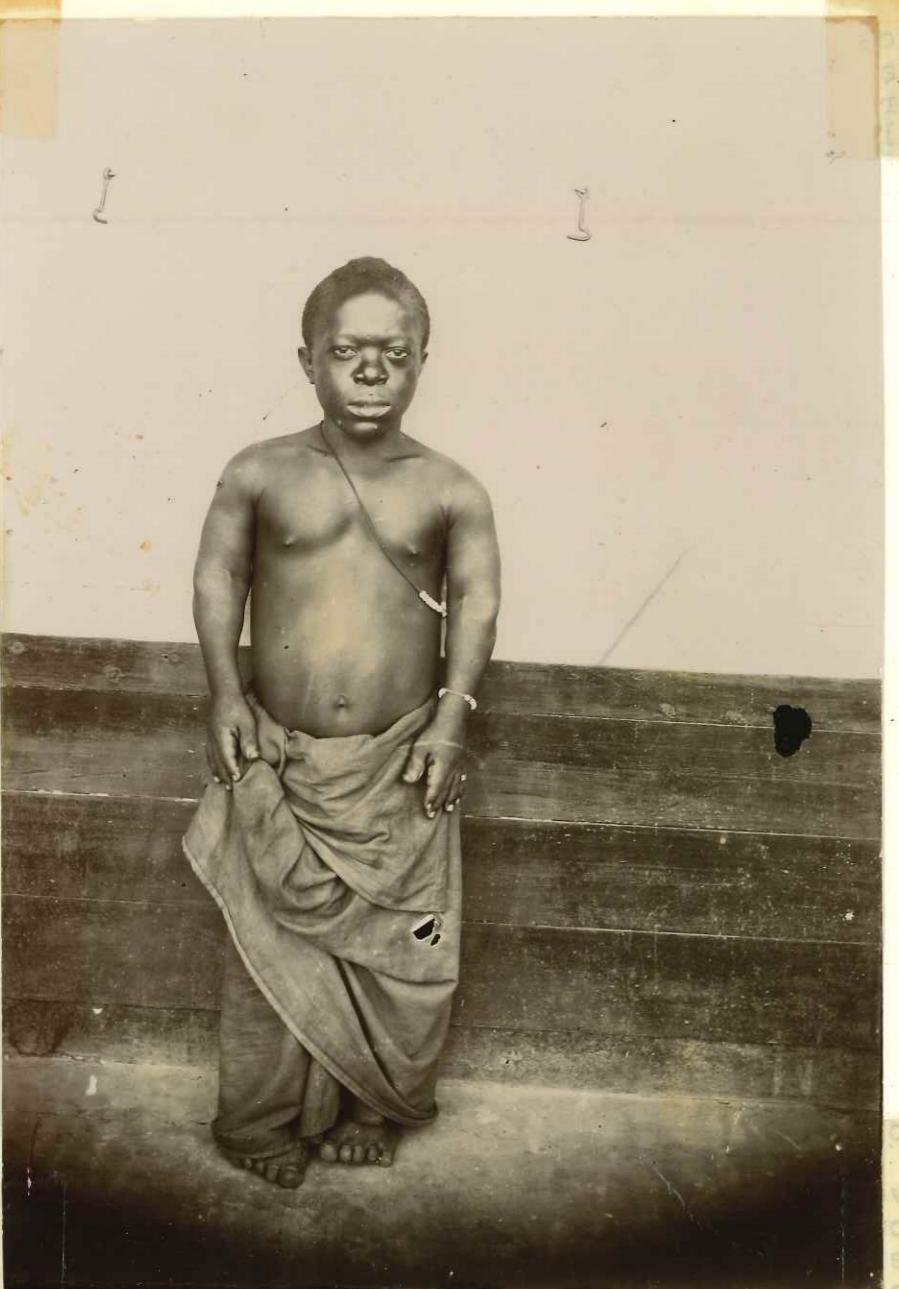
Le camp des travailleurs, qui groupe plusieurs centaines de noirs, se trouve à environ un kilomètre.

Je n'ai fait qu'une très courte apparition à Léopoldville, distante de Kinshasa d'environ 1 h. 30 de marche. On y voit partout des constructions en briques en voie d'achèvement.

Une grande factorerie belge, les Magasins Généraux, se trouve isolée sur une petite hauteur et est dirigée par un Belge nommé Van Cauteren. La grande avenue s'appelle "Le Roi Souverain". Là dominent les bâtiments de l'Etat. Les travaux du port commencent à progresser avec la future arrivée du rail. Tout en haut, le Mont Léopold, qui rappelle Stanley. Quelques petits bateaux composent la maigre flottille du Haut-Congo. La vue sur les rapides du Pool est splendide et de l'autre côté du fleuve s'étend Brazzaville, la capitale du Congo Français, où Brazza s'est illustré.

J'ai hâte de retourner à Kinshasa car la chaleur devient intolérable pour la raison qu'on ne trouve pas la moindre ombre sur un espace considérable, et comme il y a un point noir qui se dessine à l'horizon, il s'agit de se dépêcher, car nous sommes arrivés en saison des pluies. Les premières tornades, qui sont parfois très violentes, commencent à apparaître.

A mon retour à Kinshasa, j'apprends l'arrivée de Monsieur Alexandre Delcommune, descendant du Haut-Congo à bord du steamer "Ville de Bruxelles" avec un important chargement de



Noël Bas Congo 1902

caoutchouc et d'ivoire. Je remets à Monsieur Delcommune le petit paquet qu'on m'avait confié à Bruxelles, en lui exprimant par la même occasion mon grand désir de me voir affecté à un poste dans le Haut-Congo. Quelques jours après, MM. Delcommune et Thierry prirent le chemin pour l'Europe, par la route des caravanes.

Je fus pris d'une immense désillusion quand le "Ville de Bruxelles", après avoir été déchargé à Kinshasa et effectué son chargement, s'en retourna dans le Kasaï, avec mon ami Cudell. Nous avions toujours espéré partir ensemble pour une même région et ce départ fut empreint d'une réelle tristesse.

Quelques jours plus tard, mon tour arriva enfin et je m'embarquai à bord du "Ville de Bruges" à destination du poste le plus éloigné de la S.A.B., c'est-à-dire : Stanley Falls, centre des grandes expéditions du Maniéma.

Je quittai Kinshasa le 10 octobre à 2 h. 30 de l'après-midi, sans regret car la vie administrative qu'on y menait aurait sapé mon moral.

Le steamer "Ville de Bruges", Capitaine norvégien, est semblable à ceux baptisés : Ville de Bruxelles, Ville d'Anvers et Princesse Clémentine. Leur tonnage est d'une quarantaine de tonnes. Quand je montai à bord, le "Ville de Bruges" était surchargé de marchandises d'échange et de vivres pour Européens. Il était flanqué de chaque côté d'une baleinière contenant des soldats de la Force Publique. Les indigènes affectés aux travaux de la coupe de bois et au déchargement du bateau se trouvaient sur le pont inférieur.

Cette animation de départ et ce vacarme assourdissant me comblaient de joie. La vie active reprenait et mon moral était gonflé à bloc.

Je pris à peine attention à ma cabine de luxe ... (2 m. de long sur 1,30 m. de large) qui se trouvait sur le pont supérieur et où s'était déjà installé mon futur compagnon de voyage, un sous-lieutenant danois, qui avait pris possession de la couchette supérieure.

Voici mon ordre de marche :

S.A.B.
n° 204

Kinshasa, le 8 octobre 1896.

Monsieur Bombeeck
Agent de la S.A.B.
Kinshasa.

Je vous prie de prendre vos dispositions pour vous embarquer à bord du S.S. Ville de Bruges partant de Kinshasa samedi 10 courant, dans la matinée, en destination du Haut-Congo.

Vous descendrez à Stanley-Falls où vous vous tiendrez pour vos occupations futures à la disposition de Monsieur l'Agent Principal W. Langheld.

Dans le cas où vous rencontrerez celui-ci en cours de route, entre M'Punu (Lié) et Falls, vous voudrez bien vous présenter à lui et lui exhiber la présente.

Veuillez noter que vous serez nourri à bord par les soins



Bel Congo 1902-1904

du Capitaine; vous ne recevrez donc aucun ravitaillement à Kinshasa.

Le Sous-Directeur,
(sé) Dr. Briart.

Se trouvaient à bord du S.S. "Ville de Bruges", le Commissaire de District de Léopoldville, deux officiers belges à destination du Kasaï, deux officiers scandinaves pour les Stanley-Falls, un jeune Belge de la S.A.B. qui devait être adjoint à la Factorerie d'Irengi, et moi-même.

Ici pas de prises de contact avec les passagers.

Etant en pékin, par conséquent un "non galonné" et par-dessus le marché un "bleu", je ne tardai pas à être fixé sur ma peu intéressante personne. Je dois cependant faire exception pour mon compagnon de cabine, l'un des officiers scandinaves, qui parlait couramment le français et était d'un abord agréable. Je me liai d'amitié avec lui dès les premiers jours de notre embarquement.

L'agent de la S.A.B. désirait la solitude la plus complète; avait-il déjà le cafard ?? J'appris par la suite qu'il ne devait pas terminer son terme.

A 6 heures du soir, nous abordons sur la rive droite un petit poste de bois où le bateau se ravitaille en bois de chauffage. Nous nous réjouissons de pouvoir profiter, avant le souper, de quelques moments de fraîcheur dans la forêt.

A 8 heures, nous étions sous notre moustiquaire et nous nous endormions au son du concert habituel que nous réservait la nature.

11 octobre :

Départ à 6 heures du matin pour une nouvelle escale en bordure de la forêt où nous nous réfugions vers 1 h. 45 de l'après-midi pour nous mettre à l'abri d'une violente tornade. Belle fin d'après-midi. Nous admirons un splendide coucher de soleil.

Nous avons abattu des pintades, des pigeons verts et quatre canards sauvages.

12 octobre :

Encore une escale dans un poste de bois à 3 h. 30 de l'après-midi. Toujours cette même vue monotone des deux rives du fleuve. Le capitaine du bateau se met en chasse et est assez heureux de pouvoir abattre un hippo, en repos sur la berge, avant qu'il ne plonge. C'est la grande nouba à bord. Enfin nous allons pouvoir nous régaler de viande fraîche, dont j'avais déjà pu apprécier la chair à Kinshasa. Quelques bagarres éclatent entre soldats et indigènes lorsque vient le partage de la viande. Je m'aperçois que l'odeur de celle-ci leur fait tourner la tête et cela me donne un petit frisson ... Un soldat et trois indigènes ont écopé dans cette histoire. Nuit calme mais toujours accompagnée de concerts variés.

13 octobre :

Départ comme toujours à 6 heures précises du matin. Arrivée au premier poste de l'Etat et de douane nommé Kwamuth à 2 heures.

Ce poste, commandé par un sous-officier belge, est situé au confluent du Congo et du Kasaï. Remise du courrier et départ aussitôt pour entrer dans le Kasaï où nous faisons escale dans un petit poste de bois vers 6 heures.

Grande végétation des deux côtés de la rive.

14 octobre :

Mauvais temps et tornade. Le bateau ne se remettra en marche que vers midi pour atteindre un nouveau poste de bois vers 6 heures.

15 octobre :

Arrivée à Bokala, le premier poste de l'Etat dans le Kasaï - rive droite - à 4 heures de l'après-midi. Ce poste est commandé par un sous-officier belge. Les deux officiers belges qui se trouvaient à bord sont arrivés à destination pour poursuivre ensuite par terre leur voyage dans le Kasaï. Le commissaire de district de Léopoldville quitte également le bord.

A Bokala se trouve en captivité Rachid, le secrétaire du fameux chef arabe Tippo Tip. Rachid était en liberté sous surveillance toute relative d'ailleurs.

Grâce aux grands services qu'il avait rendus à l'Etat au début de l'occupation du Maniéma, il bénéficia de larges circonstances atténuantes lors de son procès au cours duquel il fut jugé pour trahison envers l'Etat Indépendant du Congo.

Cet ex-potentat nous reçut de la façon la plus accueillante, sur la véranda de son habitation très joliment décorée de tissus en soie et de nattes du Kasaï, et de quelques peaux de léopards à l'entrée. Des boys en tenue arabe nous servirent le moka dans de fines porcelaines et tout le service était en argent.

Vers le coucher du soleil, le capitaine du bateau nous réunit pour entreprendre une grande chasse à l'hippopotame (précisons que ce jour-là était "jour de repos"). J'eus l'occasion d'employer mon fusil Marga au cours de cette partie. Résultat pour l'ensemble : quatre hippos tués et ramenés à terre. Inutile de décrire l'enthousiasme des soldats, des noirs du bord ainsi que des indigènes des villages voisins qui organisèrent à cette occasion une grande danse de nuit en notre honneur. Pour la première fois, nous allâmes nous coucher à 2 heures du matin. Le battement des gongs ne cessa qu'avec le lever du soleil.

16 octobre :

Retour sur Kwamuth (rive gauche du Congo) que nous dépassons après une escale dans un poste de bois, pour arriver le 17 octobre, à 9 h. 30 du matin, à la Mission Catholique de Berg Sainte Marie. Montent à bord du bateau le R.P. Van Damme et trois Soeurs, à destination de la Mission catholique de Bangala. Le "Ville d'Anvers", parti de Kin après nous, nous rejoint et c'est de concert que nous voyageons pour atteindre un poste de bois, le 18 octobre à 4 h. 30, sur la rive gauche du fleuve Congo.



Arrivée du Gouverneur du Congo à Bokala

1902 - 1904 -



Matadi - Fête du Roi Nséala 1903.
 2^o Prix de tir (fusil de queue)
 3^o Prix H. Bombaek.
 Directeur du Crédit et Comptoirs Commerciaux réunis - Conseil Général

19 octobre :

Arrivée au Poste de l'Etat de Bolobo à 1 h. 30, pour repartir aussitôt pour Bolobo-Mission protestante. Là, nous prenons à bord deux missionnaires anglais à destination de leur mission de Coquilhatville. L'arrivée des deux bateaux donne à la rive une animation extraordinaire, d'autant plus que les pensionnaires de la Mission avaient reçu l'autorisation de se rendre au rivage. Je n'ai malheureusement pas eu le temps de visiter cette belle Mission, car les deux steamers prennent aussitôt le large pour s'approvisionner en combustible dans un peste de bois.

20 octobre :

Arrivée à Bolobo-Camp, commandé par le lieutenant Van Ward, des Grenadiers. Son frère est attaché au service de notre société dans le Haut-Congo. Remise du courrier.

21 octobre :

Nous croisons dans la matinée le steamer "Princesse Clémantine" descendant de Stanley-Falls. Nous arrivons à 4 heures à Lukolela - rive gauche. Poste très important pour ses chantiers de bois et ses grandes plantations de café et de cacao. La construction des pirogues se fait en grande série. Deux blancs sont attachés à ce poste, dont un agronome : le marquis de Lompré. D'immenses forêts couvrent cette partie du Congo. Nous apprenons qu'un Belge, nommé Albert, qui se trouvait à l'intérieur de ce poste, venait d'être éventré par un buffle au cours d'une partie de chasse.

22 octobre :

Départ à 6 heures du matin pour effectuer notre chargement de bois à 3 heures de l'après-midi. Le steamer "Ville d'Anvers" nous fausse compagnie.

23 octobre :

Arrivée au Camp d'Irebu à 9 heures pour repartir aussitôt après remise du courrier et de quelques charges de ravitaillement. Arrêt dans un petit poste de bois vers 5 heures de l'après-midi.

24 octobre :

Arrivée à midi à Coquilhatville - rive gauche - capitale de l'Equateur. Belle station de l'Etat Indépendant du Congo, couverte de plantations diverses. Beaucoup de constructions en briques.

Je suis allé à pied au chef-lieu de la Zone S.A.B., nommé Equateur, distant d'environ une heure. J'ai été très bien reçu par les trois agents de la S.A.B. : deux Belges et un Français, qui s'y trouvaient. Cette marche - aller et retour - la première depuis mon départ, m'a rudement fait du bien. Dommage que j'aie dû écourter cette visite.

25 octobre :

Arrivée à la Mission anglaise de Coquilhatville où nous débarquons nos deux missionnaires anglais.



Mardi 1903-

26 octobre :

Nouvelle escale dans un poste de bois, D'innombrables hippos sillonnent le fleuve, des dizaines de crocodiles et de grands oiseaux aquatiques : flamants, pélicans, etc ...

27 octobre :

Départ à 6 heures. Nous dépassons, sur la rive gauche, l'embouchure de la rivière Lulonga (le siège de ce secteur est Basankusu, où se trouve la Direction de la grande société à charte "ABIR", domaine privé du Roi Léopold II), pour entrer dans le district des Bangalas et atteindre "Bangala", sur la rive droite, vers la fin de l'après-midi. Cette capitale est la perle du Congo. Toutes les habitations sont en briques. On y voit de belles et larges allées de palmiers Elaeis et des plantations de tous genres. Il y a une mission catholique et une colonie d'enfants, dressés comme nos enfants de troupe en Belgique, ainsi qu'une grande plaine où des soldats sont à l'instruction.

Je n'ai malheureusement pas le temps de m'attarder car j'ai une visite à faire à la factorerie de la S.A.B., à un quart d'heure de marche. J'y suis reçu par Monsieur de Pasqual, le gérant italien, et passe en son agréable compagnie une bonne soirée. Monsieur de Pasqual se plaint des affaires qui subissent un sérieux ralentissement à cause des troubles qui règnent en Mongala - fief du grand chef blanc "Lupenbé", le commandant Lothaire - troubles qui paralysent toute activité dans les régions environnantes.

Je fais part à Monsieur de Pasqual de l'impression que m'a produite la race des Bangalas. Ces noirs ont une allure particulièrement athlétique. Ils sont grands, musclés, ont les traits moins grossiers que ceux de leurs semblables des autres régions; ils portent au milieu du front, l'originale "crête de coq", tatouage caractéristique de leur race.

Monsieur de Pasqual me confirme que ce peuple de guerriers et d'anthropophages fut le premier et le meilleur auxiliaire de Stanley; la domination des Bangalas s'étendait à cette époque sur tout le Haut-Congo, où ils avaient acquis peut à peu les points stratégiques les plus importants. Leur bravoure au combat était d'ailleurs légendaire, de même que leur haute intelligence.

C'est pour cette raison que le Bangala est devenu la langue véhiculaire dans tout le Haut-Congo, sauf dans la Province Orientale où le Kiswahili remplit un office semblable.

28 octobre :

Départ cette fois à 8 heures du matin pour arriver au poste de bois à 4 heures. Ici le fleuve commence à s'élargir considérablement. Beaucoup de petites îles tout le long de la route.

Nous quittons le poste de bois le lendemain et passons au large de Mobeka-Mongala (siège du domaine privé du Roi Léopold II) - rive droite - qui se trouve au confluent Congo-Mongala. Nous accostons peu après à un nouveau poste de bois où nous organisons une très belle partie de chasse. Le tableau en témoigne



Territoire Portugais 1902-1904



d'ailleurs : 6 canards, 12 pintades, des pigeons verts, deux grands singes et un cochon sauvage.

30 octobre :

Départ à 6 heures du matin pour arriver à la première factorerie de la S.A.B., dépendant de la Zone des Falls : M'Punu (Lié), à 4 heures - rive gauche.

Je rends visite aux deux agents de la S.A.B. qui me retiennent à dîner à la factorerie et me réservent une belle réception, très compréhensible d'ailleurs, par suite de l'arrivée de quantités de vivres et de marchandises.

Je constate que les factoreries de la S.A.B. se ressemblent toutes, en général, tant par leurs constructions en pisé que par leurs dispositions intérieures identiques. Aucune originalité, aucun cachet personnel. On sent partout le provisoire.

Ici, les deux agents ne se plaignent pas des affaires, bien au contraire.

31 octobre :

Nous atteignons, sur la même rive, la factorerie de la S.A.B. : Irengi, vers la fin de la matinée.

Le jeune agent de la S.A.B. qui se trouve à bord du bateau est arrivé à destination. Il doit remplir les fonctions d'adjoint au chef de factorerie, Monsieur Goethals, absent de poste, actuellement en tournée à l'intérieur.

Apprenant qu'une factorerie hollandaise se trouve à un bon quart d'heure de marche, je m'y rends aussitôt. Son chef, Monsieur Lindeman, Hollandais, me reçoit très simplement.

Je suis surpris de rencontrer ici un confort tout européen : les fenêtres ont des vitres, les mobiliers de la salle à manger et de la chambre à coucher sont complets. Le sol est recouvert de tapis d'Orient et il y a même un piano mécanique.

Ce Hollandais de la grande firme N.A.H.V., qui parle couramment le français, me raconte sa carrière coloniale qui compte déjà plus de six années.

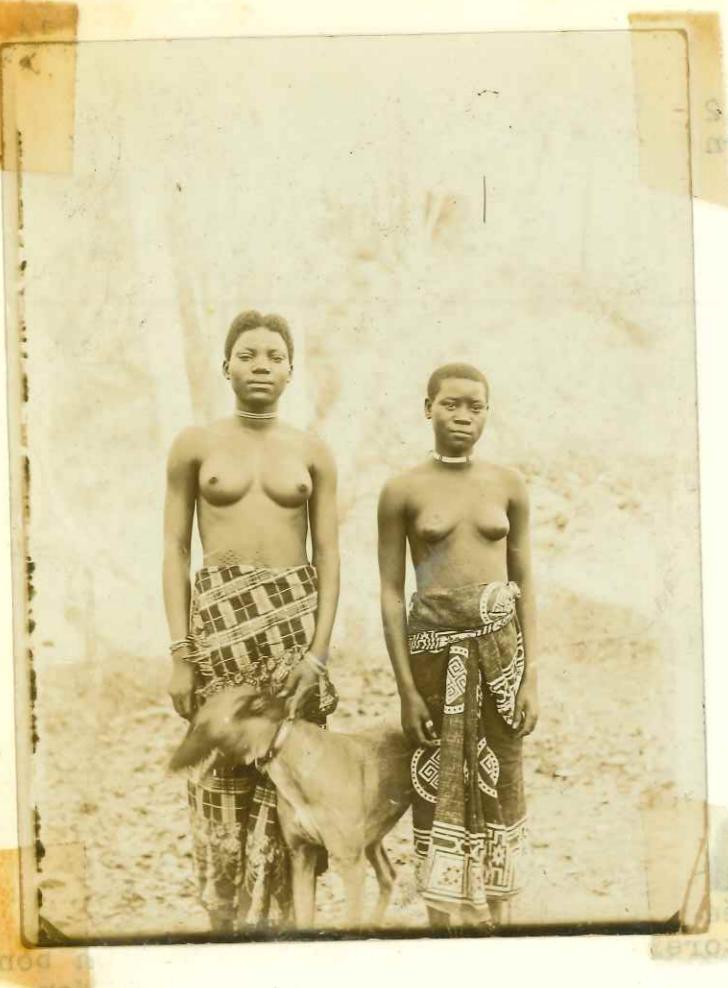
Le bateau signalant son proche départ, je regrette de devoir écourter cette visite et c'est à bord d'une pirogue que Monsieur Lindeman me reconduit au steamer, qui démarre aussitôt pour traverser le fleuve et arriver au camp d'Umangi - rive droite - en fin d'après-midi. C'est un poste militaire assez important.

1er novembre :

Après avoir passé par Upoto et Lisala, nous arrivons à Mongo, situé sur une hauteur de la rive droite, à la factorerie de la S.A.B. où se trouvaient deux agents que nous quittons peu après pour faire escale à 6 heures sur la même rive à la factorerie hollandaise de N'Dobo qui est également un Poste de la Mongala. Je reste à bord, atteint par un accès de fièvre.

2 novembre :

Départ à 6 heures du matin pour arriver à 11 heures au poste de l'Etat de Bumba, dirigé par le Lieutenant Hap, des Grenadiers.



Femmes de la Région
de M' Suri -

Katanga

1909 - 1911 -

—



Ici le fleuve atteint une de ses plus grandes largeurs : 30 km. dit-on. Nous quittons aussitôt ce poste.

3 novembre :

Nous arrivons à la factorerie de Yambinga - rive droite du fleuve - à 3 heures de l'après-midi. C'est un Français, nommé Alziari, un très ancien de l'Equatoriale Française, qui dirige cette factorerie située à quelque distance du confluent de l'Itimbiri et du Congo.

Je n'ai que quelques moments d'entretien avec Alziari, qui se trouve alité, atteint de fièvres.

Le village de Yambinga s'étend sur une plate-forme, longue de plusieurs kilomètres, qui surplombe la rive de plusieurs mètres. Des centaines de pirogues de toutes dimensions sont amarrées au rivage. Le village est peuplé de milliers de noirs de race Bapoto, mais ces riverains de belle prestance diffèrent totalement de leurs frères de l'intérieur. Ils se consacrent essentiellement à la pêche et aux transports fluviaux.

Le steamer se ravitailler en vivres frais qui sont abondants à Yambinga : ignames, tomates, bananes, poules, oeufs, chèvres ... Je me régale de vin de palme.

4 novembre :

Arrivée à Basoko - rive droite - à 4 heures de l'après-midi. Poste important de l'Etat au confluent de l'Aruwimi et du Congo; constructions en briques. Le chef de Zone est un Anglais, le commandant Burrows. Le personnel se compose d'une dizaine de blancs dont certains attendent leur ordre de marche pour l'expédition Dhanis, tandis que d'autres attendent leur évacuation pour maladie.

Ici le climat est considéré comme mauvais.

Au cours de la soirée, je me sens bien dépassé au milieu de ces lascards, tous anciens broussards qui eurent l'ameabilité de m'inviter à leur mess à l'occasion de la bienvenue de leur ravitaillement qui se trouvait à bord de notre steamer. Cependant, je m'intéressai vivement à tout ce qu'ils se racontèrent entre eux.

5 novembre :

Escale dans un poste de bois. Le fleuve se rétrécit de plus en plus et les villages se font de moins en moins nombreux. Il a plu toute la journée.

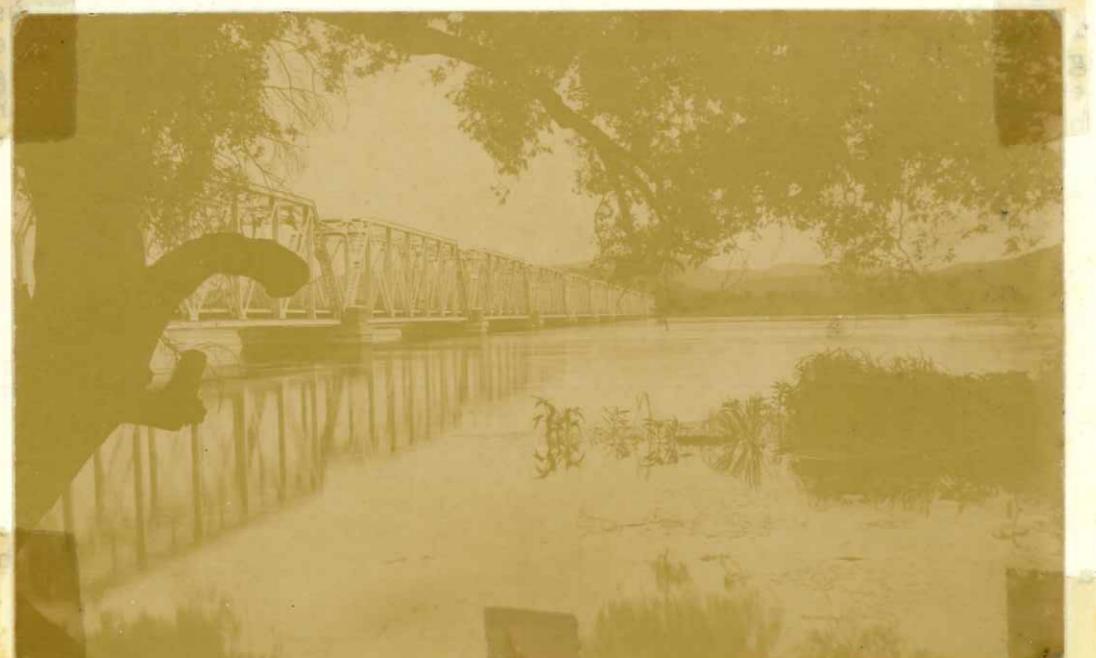
6 novembre :

Arrivée à Isangi Etat - rive gauche - à l'embouchure du fleuve Congo et du Lomami, à 8 heures du matin.

Ce poste est commandé par un officier belge et un adjoint américain.

Je me rends aussitôt à la factorerie de la S.A.B. qui se trouve un peu en retrait sur les bords du Lomami. J'y rencontre le gérant, Monsieur Lambotte, un de mes compagnons de voyage d'Anvers à Tampa, - la fameuse étape de la route des caravanes - où nous nous séparâmes.

Monsieur Lambotte se trouve étendu sur une chaise longue,



Pont de la Kafoué (Rhodesia)
en face avant le frontière du Katanga

sous la véranda de son habitation. Il est atteint de dysenterie. Il me dit : "Voyez, mon petit, même un "deuxième terme" n'y échappe pas. Veuillez avoir l'obligeance de demander aux Falls qu'on m'envoie le plus tôt possible un médecin, celui de Basoko étant absent."

Il ajoute encore : "Cette infecte région me dégoûte profondément. Le poste de l'Etat attend toujours les renforts promis, mais qui n'arrivent jamais."

7 novembre :

Le steamer aborde la rive du Camp d'Instruction de "La Romée" - rive gauche -. Ce poste est connu dans le Haut-Congo pour ses importantes rizières. On y forme également les jeunes recrues de la Force Publique.

Dimanche 8 novembre 1896 :

Nous arrivons à Stanley-Falls Etat - rive droite - à midi sonnant. Le Commissaire de District, Monsieur Malfeyt, dépêche un planton pour nous inviter à partager le déjeuner du mess.

Etant le seul civil, j'eus l'insigne honneur d'être placé à table à sa gauche et j'ai eu le plaisir de converser avec cet homme aimable et plein de tact, tout au long de cet excellent déjeuner qui se composait de : potage, poisson frit, tomate farcie, poulet roti, petits pois, vin portugais, fruits divers et café. Une fois n'est pas coutume !!! Repas exceptionnel.

Il y a une douzaine de blancs (ce chiffre varie continuellement), tous avides de recevoir des nouvelles d'Europe. Sitôt le déjeuner terminé, je traverse le fleuve en pirogue pour me mettre à la disposition de Monsieur W. Langheld, un Russe comptant déjà de nombreuses années d'Afrique.

Sa juridiction s'étend depuis les Falls à M'Punu (Lié), limites du District des Bangalas.

Le contact fut plutôt froid.

Ma tête ne lui revenait sans doute pas, car la première réflexion qu'il me fit sans ménagement fut : "C'est ça qu'on m'envoie d'Europe ..." J'en fus complètement abasourdi ... Il ajouta aussitôt : "Mon ami, pour tenter l'aventure dans ce pays, commencez par vous fourrer dans la tête que cela n'ira pas tout seul. Mettez-vous à la disposition du Gérant qui vous indiquera votre logement et vous donnera les instructions concernant votre travail journalier."

Après présentation avec le Gérant, je pris possession de ma petite chambre qui donnait vue sur le grand fleuve. Elle faisait partie d'un grand bâtiment en pisé.

Cette chambre me plaisait beaucoup et je me promettais de l'embellir au fur et à mesure de mes moyens.

A peine installé, je fus repris par ces maudites fièvres contractées sur la route des caravanes.

Heureusement qu'en peu de jours je fus remis complètement grâce aux soins du Docteur de l'Etat, qui avait bien voulu traverser le fleuve à l'appel de Monsieur Langheld.

Je commençai aussitôt ma besogne.

Les magasins sont abondamment pourvus d'ivoire et de mar-



Chenangré - (Rétrograd. 1911.)

chandises d'échange. Mon premier achat à un chef noir fut une pointe d'ivoire de 18 kilos au prix de 1,25 Fr. le kilo, après plus d'une heure de palabres. Le vendeur noir avait commencé par me demander trois fois ce prix. Le Gérant, qui m'avait laissé toute latitude pour conclure ce marché, m'a marqué toute sa satisfaction. Je dois ajouter que commerçer avec des arabisés est autrement agréable. Ceux-ci ont adopté les méthodes du blanc en matière de transactions commerciales.

Toutes mes journées sont bien remplies et après le souper je rejoins aussitôt ma chambre. Nous sommes ordinairement deux ou trois à table, à l'exception de l'Agent principal.

Ici, c'est un poste essentiellement d'affaires.

Un petit potager, quelques arbres fruitiers, quelques palmiers, constituent la seule verdure du poste. Les nombreux bâtiments sont construits en pisé. Pendant mes moments de loisir, je visite les villages environnants et arabisés où je prends contact avec de nombreux petits chefs.

Je leur fais quelques cadeaux personnels en échange desquels je reçois une magnifique lance et quelques bonnets arabes d'un travail très soigné.

Je constate pourtant qu'il y a un malaise qui pèse sur ces populations dont les frères amis sont en conflit avec l'Etat. D'ailleurs, on surprend ici un ralentissement des affaires. Il est même question d'établir d'autres postes dans le Secteur du Lomami, où les possibilités sont immenses.

15 novembre :

Tout le personnel de la S.A.B. est invité à participer au banquet et aux fêtes donnés sur l'autre rive du fleuve par le Commissaire de District Malfeyt, à l'occasion de la fête du Roi.

La réception est des plus cordiales et nous en conserverons un excellent souvenir.

Dans la matinée, divers jeux sont organisés (courses à pied, sauts en hauteur et en longueur, mât de Cocagne, etc...), en l'honneur des soldats de la Force Publique.

A 11 heures, grande course de pirogues avec la participation des différents clans des réputés pagayeurs "Wangenia".

A 12 h. 30, chez le Commissaire de District Monsieur Malfeyt, réception des grands chefs arabes et des invités. Un cocktail au vin est servi ainsi que de l'orgeat pour les Arabes.

A 1 heure, déjeuner.

L'après-midi, promenade, pique-nique aux chutes de la Tchopo.

Après le retour à Stanley-Falls, vers 5 h. 30, un second cocktail est offert.

A 6 h. 30 a lieu le grand banquet dont voici le menu : potage aux légumes frais; poissons frits et mayonnaise; poulet ou canard, au choix, avec pommes de terre d'Europe et petits pois de Malines; pancake à la confiture; fruits divers; vins portugais; café, cigares et liqueurs.

Nous sommes près d'une trentaine de convives. Vers 10 h. du soir, les têtes commencent à s'échauffer.

Je me tiens prudemment à l'écart de cette compagnie d'anciens, tout en savourant leurs récits passionnés sur les événements en cours.



Lutengo - 1909 - 1911-



A minuit, les civils rejoignent la rive gauche après avoir assisté à un magnifique feu d'artifice sur les bords de la rive droite du fleuve, au grand ébahissement des milliers de noirs venus des villages environnants.

Quelques jours après cet événement, Monsieur Langheld me convoqua pour m'aviser que, l'état de santé de Monsieur Lambotte s'étant aggravé à Isangi, je devais dans les 24 heures prendre mes dispositions pour aller le seconder et éventuellement le remplacer si son état de santé l'obligeait à être évacué aux Falls.

Comme je venais à peine de me mettre au courant de la besogne, cet ordre me bouleversa.

Je m'embarquai cependant avec confiance à bord d'une grande pirogue avec toit (toit indispensable pour être à l'abri du soleil et des pluies et protéger les bagages) contenant une soixantaine de pagayeurs.

Le capita, qui se trouve à l'arrière, frappe sur un petit gong pour donner la cadence aux pagayeurs. Le tout est accompagné de chants et de battements de tam-tam.

Nous descendons le grand fleuve qui, à cet endroit, a environ 2.000 mètres de largeur, à grands coups de pagayes et arrivons dans la soirée au Camp d'Instruction de La Romee. Le poste de l'Etat étant situé à une certaine distance de la rive, je fais allumer sur les bords de celle-ci un feu de bois et m'installe aussitôt sur ma chaise longue. Je me protège du froid et des moustiques en m'entourant de plusieurs couvertures. Une nuit à la belle étoile ...

Le lendemain, avant le lever du jour, nous poursuivons la descente du fleuve par temps de pluie et croisons en cours de route une pirogue avec toit (signe de la présence d'un blanc), pour arriver à la factorerie d'Isangi à 2 heures de l'après-midi.

Un capita noir, accompagné de quelques travailleurs, se présente au beach pour me recevoir. Il m'informe que le blanc que nous avons croisé était Monsieur Lambotte.

En prenant possession du poste, je constate qu'il est isolé et situé à proximité du confluent du Congo et du Lomami.

Isangi Etat se trouve à 2 km. sur la rive du Congo. Le personnel de la factorerie se compose d'un capita-interprète, d'un cuisinier, de trois boys, de 22 travailleurs et de 4 femmes indigènes - tous étrangers à la région.

La factorerie comprend : une maison en pisé composée de 3 chambres dont une m'a été réservée et n'a absolument rien de confortable. Elle contient un grand lit sous moustiquaire, dont les quatre pieds reposent dans des tines de conserves remplies d'eau; un petit lavabo, une chaise pliante, une petite table sur laquelle se trouve un photophore; quelques nattes indigènes; un magasin en pisé pour marchandises d'échange; un autre pour les produits (caoutchouc, ivoire); deux autres bâtiments sont en construction.

J'ai reçu des instructions de les achever le plus rapidement possible.

Le capita me dit que le poste de l'Etat se trouve à 30 mi-



Grébous. Gbu rail
1911- Elisabethville. Kambala



Missin Paquot au Kielagwa
1910- Les porteurs

utes de marche ou à quelques minutes en pirogue, en descendant le Lomami.

Je remets ma visite à ce poste au lendemain et m'installe aussitôt.

Je constate immédiatement que tout a été fait hâtivement. Le magasin contient peu de produits, celui des marchandises renferme quelques tissus indigo-drill et américani, quelques caisses de perles et de cauris, des fils de laiton et des mitacos : monnaie courante dans le Haut-Congo. Il y a un armement de cinq fusils albini.

Nous sommes ici à proximité de la grande forêt. Nous en sommes séparés par une pépinière et un jardin potager en plein rendement (sage précaution d'un "deuxième terme" qui n'avait pas oublié d'emporter avec lui les précieuses graines potagères).

Le lendemain, je décide de me rendre au poste de l'Etat par voie de terre, accompagné du Capita et d'un travailleur, tous deux porteurs d'un fusil albini. A ma surprise, le Capita me dit que c'est l'usage ici et qu'il ne fait qu'accomplir les instructions de son maître ...

Sur le chemin indigène qui longe le Lomami, je rencontre quelques huttes indigènes abandonnées, vestiges d'un ancien village.

J'arrive au poste de l'Etat où je fais connaissance du Lieutenant Arens et de son adjoint, un Américain. Ils m'invitent à déjeuner. Au cours du repas, ils me mettent en garde de ne pas pousser ma curiosité trop à l'intérieur de la région.

Cette région des Topokes est une des plus sauvages du Congo et à l'heure actuelle elle n'est pas encore pacifiée. Il y a quatre ans, presque toute la Mission Hodister y a été massacrée et, en 1894, la factorerie de la S.A.B. gérée par M. Dewèvre a été complètement pillée et incendiée.

Après un tour du poste durant lequel j'admire quelques belles pépinières de cafiers, de grandes allées de palmiers et des baraniers en quantité, je prends congé du Lieutenant Arens qui insiste pour que je vienne passer la journée du dimanche suivant. Invitation que j'accepte de tout coeur.

Ma besogne consiste presque exclusivement en l'achèvement des deux bâtiments et aux divers travaux que nécessite l'entretien d'une factorerie.

Il y a très peu de vivres frais et le manque de poissons est total par suite de l'éloignement des villages riverains.

Un soir, j'eus la désagréable surprise de recevoir la visite des fourmis rouges, qui se contentèrent heureusement de faire, en rangs serrés, le tour de ma chambre et s'échappèrent par la porte de la chambre voisine qui servait de salle à manger.

Une autre fois, dans la matinée, un serpent venimeux d'une longueur d'un mètre environ se réfugia dans le magasin des produits. Mon boy l'abattit par un coup de stick bien appliqué sur la tête. Les cancrelats et les rats n'ont pas encore fait leur apparition. Quant aux moustiques, je n'en parle plus ...

J'ai profité des excellentes dispositions du Lieutenant Arens à mon égard pour me rendre, chaque fois que l'occasion se présente, à son poste et passer quelques moments auprès de lui.



Une Mine du Haut Katanga
Lubumbashi à proximité du Falu
Etabli - 1909.



Une Mine du H. Katanga
1909.

J'apprends ainsi qu'il est à la fin de son terme et que son remplaçant, Monsieur Georges Peters, 3ème terme, et frère de celui qui fut assassiné à Basankusu en 1892, doit arriver à Isangi dans le courant du mois de février 1897.

Le Lieutenant Arens compte encore faire une dernière tournée de pacification chez les Topokes, dès qu'il sera en possession des renforts promis par le Gouverneur Général Wahis. Ce dernier doit descendre incessamment des Falls.

Après une huitaine de jours, je reçois enfin la visite d'une petite caravane. Le chef de celle-ci me propose l'échange d'une centaine de kilos de caoutchouc contre des marchandises, principalement des mitakos. Sitôt le marché conclu grâce aux bons offices de mon Capita-interprète, il me remet une chèvre et deux poules comme cadeaux et, en revanche, je lui donne une poignée de sel qui le comble de joie.

Ces cannibales, très tatoués, sont en général grands et maigres quoique bien musclés. Ils portent, à partir de la ceinture, un pagne en raphia. Quelques-uns ont autour du cou des fétiches et des dents de léopards et aux bras des bracelets en cuivre. Ils sont tous parés de leurs armes.

Le marché terminé, ils se retirent après avoir exécuté un pas de danse dont je ne sais pas la signification.

A peine installé ici de quelques semaines, le gong, ce merveilleux télégraphe indigène, annonce l'arrivée prochaine d'un steamer venant des Falls.

A son arrivée à Isangi Etat, je saute dans ma pirogue pour aller aux nouvelles. Je trouve à bord Monsieur Lambotte qui revient prendre la gérance de sa factorerie, sa santé s'étant améliorée pendant son séjour aux Falls.

Il me remet une lettre de Monsieur Langheld m' enjoignant de prendre mes dispositions pour me mettre au service, comme adjoint, de Monsieur Alziari, chef de la factorerie de Yambinga.

C'était le beau village que j'avais tant admiré lors de la montée du "Ville de Bruges" aux Stanley-Falls.

Aussi, ma joie est sans borne.

Le Gouverneur Wahis, les détachements de troupe promis, ainsi que M. Langheld, sont attendus par le steamer suivant.

Après la remise des inventaires, je m'embarque à bord de la grande pirogue de la S.A.B., 60 pagayeurs, le 21 décembre de grand matin.

En passant par le poste militaire d'Isangi, le Lieutenant Arens, qui m'avait demandé de le déposer en cours de route à Basoko, monte à bord, ainsi que deux de ses soldats.

Dès le départ d'Isangi, le fleuve s'élargit sensiblement pour atteindre environ 10 km. D'innombrables îles de toutes grandeurs émergent de cette nappe liquide où, à certains endroits, des chenaux parallèles ou s'entrecroisant forment un véritable labyrinthe.

Sur tout le parcours, nous rencontrons quantités d'hippos et d'oiseaux aquatiques.

A Basoko, situé près de l'Aruwimi - rive droite du Congo - je dépose le Lieutenant Arens à qui je remets une lettre pour mes parents et je le remercie bien sincèrement pour tout ce qu'il a fait pour moi.



Aux environs de Kofiri (Kotongas)
1909 - 1911

Je repars aussitôt pour passer la nuit dans ma pirogue en me garantissant bien des moustiques. Nous glissons au fil de l'eau par une pluie battante. Les pagayeurs se relayent à tour de rôle. Les tam-tam et les chants finissent par se taire, sauf le gong dont le battement imprime une cadence ralenti à la marche de la pirogue.

Je me réveille au lever du soleil et à la vue de cet immense panorama qui s'offre à mes yeux, je me sens pris d'une telle émotion que je ne pourrais exprimer ici les pensées qui toutes à la fois m'assailirent, ce que j'ai laissé derrière moi, le présent, l'avenir ...

Je commence à aimer l'Afrique.

Au fur et à mesure de notre descente du fleuve, celui-ci s'élargit encore pour atteindre plus de 30 km. en vue de Yambinga, où notre arrivée est déjà signalée par les gongs des villages riverains. Encore et partout des hippos, des crocos innombrables sommeillent sur les bancs de sable et plus loin, dans une sorte de crique en bordure de la forêt, où l'eau est peu profonde, une bande de buffles s'apprête de regagner la terre. Malgré ma tentation, mon fusil reste au repos car mon ordre de marche est formel et ne m'autorise pas à traîner en route. Ce n'est que partie remise.

Me voici installé à Yambinga où le chef de factorerie, M. Alziari, un petit Français du Midi, énergique et 3ème terme, dont deux au Congo français, me reçut fort aimablement.

Avisé de mon arrivée prochaine, Monsieur Alziari me dit avoir fait le nécessaire pour me réserver une petite habitation confortable et il ajouta : "confort-Afrique, bien entendu".

Je ne fus pas déçu car je trouvai une petite maison en pisé et bambous construite sur un terre-plein avec vue sur le fleuve. Elle se compose de deux chambres, une cuisine et une annexe pour cuisinier et boys. L'ameublement est sommaire mais pratique et j'apprécie pour la première fois depuis mon arrivée au Congo la présence d'un bon matelas.

La factorerie comprend une grande maison en pisé pour le chef de factorerie, une moyenne pour l'adjoint et une maison de moindre importance pour les passagers, un grand magasin de produits (ivoire et caoutchouc), un séchoir pour caoutchouc, un magasin d'échange pour marchandises et un grand bâtiment en construction.

A quelque distance de là, plusieurs chimbikes pour le personnel noir, composé en majeure partie de Bangalas.

Sur une petite place se trouve un hangar servant de refuge et affecté aussi pour le règlement des palabres indigènes (sorte de tribunal).

La factorerie possède également deux pépinières et un potager, le tout bien entretenu.

Je profite de la fête de Noël 1896 pour aller visiter le village qui se trouve à quelques centaines de mètres et saluer en même temps le grand chef Mafuta Mingi.

Le village se trouve sur la gauche de la factorerie et face au fleuve et s'étend sur une longueur de plusieurs kilomètres sur 2 à 300 mètres de largeur.

En cours de route, je constate que les cases sont rappro-

Rhodesie



910-

chées les unes des autres et n'ont pas de fenêtres. Une seule ouverture, la porte, où pénètre la lumière.

Vers la soirée, les indigènes allument des feux de bois pour se préserver des moustiques. Les parois et le toit sont en feuilles de raphia tissé. Le mobilier des cases se compose d'un ou de plusieurs châssis servant de lit et de quelques nattes ou peaux diverses. On voit dans les coins des calebasses, des pots en terre cuite, des paniers de toutes dimensions, des armes de guerre et des boucliers. Dans un autre coin, des filets de pêche.

Les chimbèkes des notables atteignent 8 m. et plus sur environ 3 m. de largeur. Le repas des indigènes se compose d'ordinaire de poissons, manioc, patates douces, bananes, et d'une sorte de bière de canne à sucre constituant leur boisson. De grandes quantités de poisson sont boucanées et tiennent lieu de réserves.

Quand il s'agit d'un repas plus conséquent, ils ajoutent des viandes, principalement d'hippo et de chèvre, de poule, d'antilope et de buffle et ne dédaignent pas les chiens et les rats; les singes, les chats et les oiseaux ne les tentent guère.

Un jour, ayant abattu une demi douzaine de moineaux, je me rendis à la cuisine pour les préparer quand mon cuisinier, qui se trouvait à mes côtés, fit la grimace et me dit à brûle-pour-point : "Blanc, sais-tu de quoi se nourrissent ces oiseaux .." puis il disparut en jetant les bras au ciel.

Je poursuis ma visite du village dans une allée de bananiers et de papayes et m'aperçois que la plupart des chimbèkes sont presque vides. Les hommes se trouvent à la pêche et les femmes au travail dans les plantations de manioc, maïs et patates douces.

Un peu avant d'arriver à la case du chef, je vois une forge en pleine activité, pour la fabrication des armes de guerre. Ceci est exceptionnel car les forgerons en général se trouvent à l'intérieur des terres. On me dit que le fer abonde dans cette région.

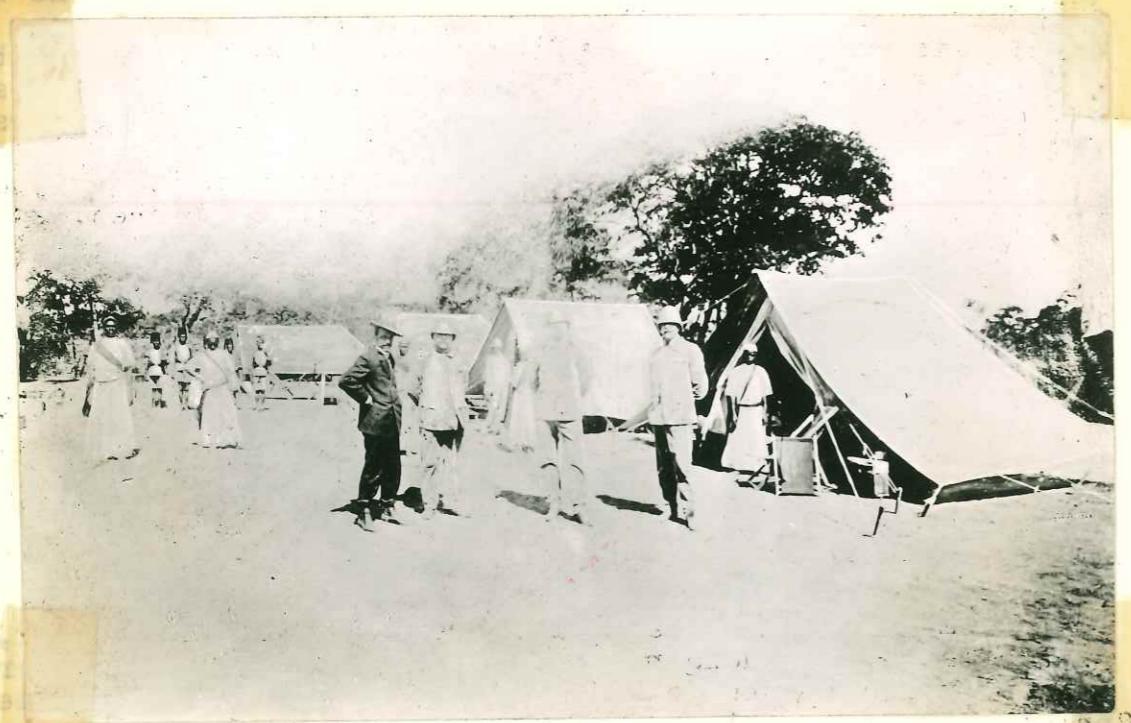
J'arrive à la case du chef Mafuta qui me reçoit entouré de quelques dignitaires et, après forces salutations, me donne deux poignées de mains : la première à l'europeenne, suivie immédiatement par une seconde poignée figurée par un mouvement de rotation des doigts de l'un à l'entour du pouce de l'autre.

A peu de distance du chef se trouvent quelques-unes de ses femmes, toutes presque nues, couvertes entièrement de tatouages. elles portent plusieurs rangées de perles autour du cou et une rangée autour de la taille, des anneaux en cuivre autour des poignets et des jambes. Leur coiffure est soignée et très originale et variée à l'infini.

Mafuta est un homme d'une quarantaine d'années, grand, bâti en hercule et possédant une imposante barbe sur laquelle s'égrènent quelques perles blanches. Il a autour du cou une rangée de dents de léopards et à hauteur de la ceinture un couteau glissé dans un pagne européen de couleurs voyantes; une peau de léopard jetée sur une épaule complète son habillement.

Je lui offre un miroir et un couteau de chasse. En retour, je reçois une belle lance et quatre poules.

En dévisageant Mafuta plus attentivement, je constate que



Son Altesse Royale le Prince Albert de Belgique
 à son passage à Broken Hill (Rhodesie)
 en Mai 1909 avec son ouïe de camp
 Monsieur Malpelt aman commissaire du
 district de Stanley-Falls (1896)

son tatouage facial est criblé de petits pois très serrés qui contournent les différentes parties du visage : les yeux, le front, les pommettes et même le menton, ce qui ne l'avantage guère au point de vue esthétique.

Toutes les tribus Bapotos, le long du fleuve jusque Umangi (Lisala), portent ce tatouage.

Je m'installe au milieu de Mafuta et sa suite sur un tabouret grossièrement sculpté et garni de clous dorés.

Possédant à présent quelques notions de la langue Bangala grâce au petit vocabulaire que j'ai emporté d'Europe et à mon contact journalier avec les travailleurs Bangalas de la factorerie, je parviens modestement à me tirer d'affaire.

Du coup, une foule d'indigènes vient s'asseoir autour de son chef et je surprends des signes d'étonnement sur leurs visages. En fait, quelques instants plus tard, je suis fixé sur la signification de leur surprise par quelques mots saisis au hasard comme : "Moina M'Poto et Moina Na Mondele" (petit d'Europe ou fils de blanc).

En conséquence de quoi je prends la décision de ne plus me raser.

Je m'en retourna à la factorerie, satisfait de ce premier contact avec les indigènes.

A quelque temps de là, on nous signale, toujours par la voie télégraphique indigène, l'arrivée d'un transport d'ivoire venant des Uelés.

Monsieur Alziari m'informe qu'il se rendra le lendemain en pirogue jusqu'au village de Moenge (confluent du Congo et de l'Itimbiri) à la rencontre de ce transport.

Au cas où il pousserait plus loin des investigations et que son absence se prolongerait au-delà de huit jours, j'en serais aussitôt averti. En homme avisé, M. Alziari prenait les devants avant que le transport en question n'atteigne les rives du Congo où la concurrence avec les maisons hollandaises commençait à se faire sentir. Ce voyage fut couronné de succès et rapporta environ une demi tonne d'ivoire - certaines pointes dépassaient 50 kilos.

A l'aller, la pirogue fut criblée de flèches, dans l'Itimbiri, par des tribus hostiles de la rive gauche. Heureusement, il n'y eut que deux blessés. Cet incident fut porté à la connaissance du Capitaine Pinpurniaux, chef de ce Secteur et résidant à Ibembo, au Nord de l'Itimbiri.

15 février 1897. - Je viens d'atteindre mes 21 ans.

Les semaines se passent avec toutes les variantes que nécessite notre travail, que ce soit pour les achats de produits de construction, de ravitaillement, de l'entretien de la factorerie, pour la surveillance du personnel et pour l'administration.

Il faut encore ajouter à ce travail les escales des bateaux. Ceux-ci accostent à la factorerie, sans aucun fret, dans le seul but de se procurer des vivres frais qu'ils obtiennent généralement. A pointer encore les palabres indigènes et le compte est fait.

Notre petit Marseillais, né malin, a dressé à la chasse au fusil de guerre deux de ses boys, auxquels il confie ses armes personnelles.



Wakango

Mine de l'Etoile sur Congo (Star of
the Congo Mine) - 8 Juin 1910-

De notre côté, nous profitons des escales de ces bateaux pour nous ravitailler en tabac, cigarettes, pipes et parfois même en alcool. C'est également au cours d'une de ces escales que j'ai eu l'occasion de racheter à un blanc rentrant en Europe, un magnifique Mauser avec balles pleines et doum-doum. Mon fusil Marga tiendra lieu à présent de réserve, car en ce moment je suis presque à court de munitions pour cette arme.

Malgré mon vif désir, je n'ai pas encore eu l'occasion de me livrer à la grande chasse dans les plaines situées à l'arrière de notre factorerie et où le gibier abonde. Je me contente pour le moment d'user mon fusil de chasse contre la gent ailée : pintades, pigeons verts, ramiers, tourterelles. J'abats aussi parfois quelques singes. Sur les bancs de sable et dans les marécages vit une faune d'échassiers et d'oiseaux aquatiques d'une variété infinie : hérons, cigognes, pélicans, grues, flamants, etc.. mais je n'ajuste mon tir que pour abattre des canards ou des poules d'eau.

Nos magasins sont bien pourvus de marchandises, principalement de mitacos, fils de laiton et hachettes, des perles en quantité - certaines n'ont plus cours; la mode change ici, comme on voit ... - et tissus divers. Les pagnes pour femmes ne sont pas demandés, en raison de l'opposition des vieux chefs ou féticheurs qui ne veulent pas rompre avec leurs traditions. Il y a également un petit stock de vêtements usagés et d'anciens uniformes, qui sont invendables, ainsi que des couvertures convenant exclusivement pour les travailleurs noirs.

Mes visites au village se font plus régulièrement et je passe maintenant des soirées entières à assister aux danses des indigènes, folles et variées suivant les circonstances : décès, mariage, à l'occasion d'une chasse ou d'une grande pêche, pour chasser les esprits malfaisants. Ces danses comptent bien d'autres figures dont je ne sais pas la signification. Cela viendra.

Le bruit court que le Lomami va être réorganisé et que l'on doit s'attendre à tout instant à des mutations parmi les agents de la zone. Mon chef de la factorerie a déjà été pressenti pour se rendre à Isengi dès l'arrivée d'Europe d'un agent pour le remplacer à Jambinga.

A mon tour, je viens d'être avisé que je dois descendre le fleuve jusqu'à Irengi, rive gauche, pour me mettre à la disposition de Monsieur Goethals. Quand le chef Mafuta apprend mon départ pour Irengi - qui se trouve à 160 km. en aval - il vient m'apporter un chien indigène, deux perroquets gris et il insiste pour que je prenne à mon service son fils Mafunga et une ménagère.

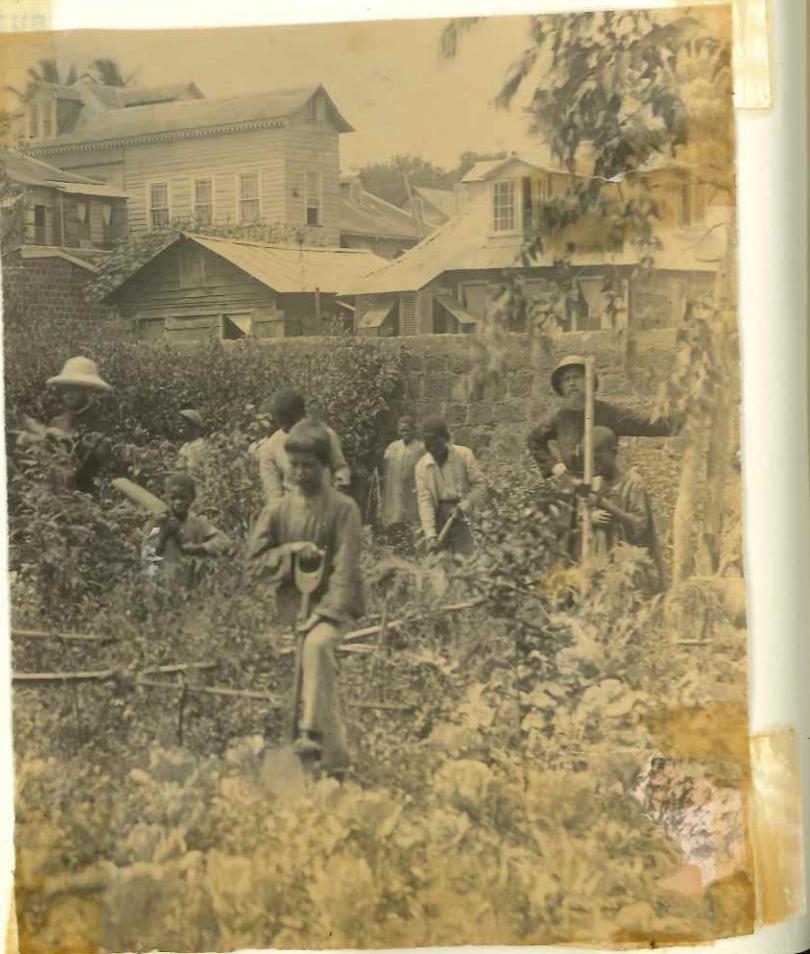
La délégation qui l'accompagne m'offre des régimes de bananes, des poules, des œufs et une chèvre. Je dois avouer que c'est avec beaucoup de regrets que je quitte ce lieu sympathique mais, d'autre part, de nouveaux horizons s'ouvrent devant moi ..

Je débarque à Irengi le 6 juin 1897, exactement un an après mon départ d'Anvers. Monsieur Goethals, chef de la factorerie, m'invite à déjeuner. Au cours de celui-ci, il me met au courant de la situation commerciale de la région.



Elmina 1899. Côte d'Ivoire

Cape Coast
Castel
Côte d'Ivoire
1899



La factorerie de M'Punu (Lié), qui se trouve en aval, a un champ d'action immense. Celle d'Irengi se trouve coincée entre M'Punu et la factorerie hollandaise située à quelque distance en amont, au village M'Pa. Il y a près d'un an, il avait décidé de fonder le poste de N'Gundji à environ cinq heures de pirogue, en amont de la factorerie hollandaise. C'est par conséquent à N'Gundji que je dois me rendre d'urgence - en pirogue - pour remplacer Monsieur Merle qui doit se diriger sur le Lomami par le premier steamer de passage à Irengi.

Quand j'arrive à N'Gundji, en fin d'après-midi, M. Merle est en train d'achever les inventaires du poste, de façon à ce que le transfert se fasse rapidement le lendemain matin.

A première vue, le poste est bien situé en bordure du fleuve. Il ressemble étonnamment à tous ceux que j'ai visités jusqu'à présent. Le village qui s'étend sur environ 5 km. est d'une importance moyenne. Derrière lui se trouve la grande forêt équatoriale.

Le lendemain, la reprise des inventaires se fait rapidement. Le stock des produits en magasin représente une moyenne d'achat mensuel de 700 kilos de caoutchouc et de 150 kilos d'ivoire. Les articles en magasin ne diffèrent guère de ceux des autres factoreries.

A proximité de mon habitation, il y a un grand potager contenant des tomates, haricots, fèves, petits pois, quelques pommes de terre, des navets et carottes en quantité, un petit champ de maïs, quelques papayes et bananiers.

Le personnel du poste comprend vingt-deux travailleurs - la plupart Bangalas, quelques Bapotos.

M. Merle me fait cadeau de quatre perroquets, d'un petit singe qui fera bon ménage avec mon chien indigène. Ce dernier n'aboie pas mais il hurle à tout instant et a la queue en trompette. Je l'ai baptisé "Azor".

A N'Gundji, les bateaux n'accostent ordinairement pas et défilent à environ 800 mètres devant le poste pour atteindre ensuite la rive droite.

D'ailleurs, presque toute la rive gauche - de N'Gundji à Isengi (Lomami) n'est pas abordable pour les steamers, tandis que des Falls à Irengi sur la rive droite - environ 500 km. que j'ai descendus en pirogue - il y a plusieurs points d'accostage. Ce sont : Basoko, Jambinga, Bumba, N'Dobo, Mongo, Lisala, Upoto, Umangi et Mobeka.

Je souhaite pleine réussite à M. Merle dans sa nouvelle situation à Isengi (Lomami) dont le souvenir me rappelle les moments difficiles du début, lors de mon court séjour en décembre 1896.

10 juin 1897.

Me voilà en possession de mon poste et je me trouve en excellente santé. Pour m'assurer la sympathie des indigènes, je dois avant tout me les attacher par leur point faible : le "ventre". C'est humain ...

Parti de grand matin en pirogue pour contourner les îles du fleuve à proximité de mon poste, j'ai la bonne fortune, après à peine une heure de pirogue, d'apercevoir une demi douzaine d'hippos sur un banc de sable. A notre vue, ils plongèrent un à

un, à l'exception du mâle qui ne se pressa guère.

J'ajustai aussitôt mon tir à environ 200 m. et l'abattis de trois balles. Cette opération fut faite avec tant de facilité que je commence à douter de tous les "exploits" racontés par les chasseurs d'Afrique.

Quelle fut ma surprise en abordant le banc de sable de voir surgir à quelque distance deux pirogues, contenant l'une trois hommes et l'autre quatre. Ceux-ci m'informent qu'une bande d'hippos se trouve à une demi-heure en amont du fleuve. Je résous toutefois de remettre cette poursuite à une prochaine occasion, ne désirant pas lâcher la proie pour l'ombre.

Le monstre abattu est un gros mâle pesant environ deux mille kilos. Il est muni de belles dents qui constituent mon premier trophée de chasse à l'Etat Indépendant. Moyennant un matabiche, une des pirogues indigènes se rend à mon poste pour réclamer du renfort ainsi que les instruments nécessaires pour le dépècement de l'animal. Je me mets ensuite à l'abri dans une île avoisinante pour prendre mon déjeuner avec appétit.

Après quelques heures d'attente, les Bangalas ainsi que deux ou trois pirogues d'indigènes du village arrivent sur les lieux. Ayant quelque expérience des distributions de viande et des bagarres qui s'ensuivent généralement, je prends mes dispositions en adoptant des mesures énergiques en cas de rouspétances.

Toutes les pirogues s'en retournent au milieu des cris et des chants. Inutile de décrire ici les scènes de joie au village à l'arrivée du butin. Le partage terminé - je me suis réservé une cuisse et les dents - toute la soirée se passe en danses et libations de bière de canne à sucre et de malafu (vin de palme) dont certains notables absorbent une dizaine de litres en quelques heures.

Le dimanche suivant, j'eus moins de chance. Je m'aperçus en cours de route que les hippos faisaient des cabrioles dans les eaux profondes. J'évitai donc de tirer pour la bonne raison que, mortellement blessé, l'hippo coule, est entraîné par le courant et ne reparaît à la surface de l'eau, gonflé comme une baudruche, que 4 à 5 heures plus tard, à une très grande distance de l'endroit de son immersion.

En fin de matinée, j'abordai sur la rive droite, au Camp militaire d'Umani. Ce camp, comme la plupart de ceux que j'ai déjà visités, n'a guère une bonne réputation : il représente trop la vie monotone des casernes d'Europe, avec toutes ses sonneries de clairons, depuis le réveil jusqu'au couvre-feu.

Les exercices, toujours les mêmes, se font sous un implacable soleil.

Il faut ajouter à cela l'absence de ravitaillement, la maladie et toute la gamme des "charmes" des tropiques.

L'atmosphère est heureusement toute différentes chez les militaires en campagne. Là, l'esprit de camaraderie domine.

2 juillet :

Je viens de clôturer mon premier mois d'activité commerciale par l'achat d'environ 900 kilos de caoutchouc et 300 kilos d'ivoire.



Mayumba 1902-1904



Boma 1902-1904

De petites caravanes de l'intérieur, composées en majeure partie de porteurs esclaves accompagnés d'un ou deux chefs, viennent régulièrement deux ou trois fois par semaine pour échanger leur caoutchouc contre des marchandises diverses.

Deux chefs qui accompagnaient la dernière caravane m'informèrent que des éléphants avaient été refoulés des rives du Lopori (exploitées par la Société à charte "ABIR" - domaine privé du Roi Léopold II) vers celles du fleuve Congo. La distance entre les deux cours d'eau - qui sont parallèles - est d'environ 80 km., à travers une épaisse forêt.

J'accepte tout de suite l'invitation de me rendre à leur appel, d'autant plus que cette invitation venait de leur part, ce qui est un bon signe.

Les Bangalas comprennent difficilement le langage des Gombés de l'intérieur et les méprisent d'ailleurs souverainement.

C'est grâce à mon boy Mafunga que j'ai pu être mis au courant des meilleures intentions de ces chefs.

Ces noirs fixent d'après la lune la durée du temps; d'autre part, les crues périodiques du fleuve et des rivières leur servent à délimiter les saisons. Je sus ainsi que les villages Gombés se trouvent à environ cinq ou dix km. à l'intérieur et s'éparpillent ensuite dans différentes directions sans tracés définitifs.

J'organise aussitôt ma caravane comme suit : mon cuisinier porteur du fusil Marga, mon boy porteur du fusil de chasse (je me réserve le Mauser), quatre hommes pour la tente, deux hommes pour le hamac, deux hommes comme réserves et pourvus de marchandises, deux hommes pour mes charges personnelles. Suivant le conseil de Mafunga, j'emporte très peu de marchandises à l'exception de mitacos (monnaie courante) et toute ma réserve de sel (environ 8 kilos).

Entretemps, je reçois la visite du chef riverain qui me demande s'il peut m'accompagner avec deux notables, ce que j'accepte non sans deviner leurs secrètes pensées de participer éventuellement à la curée future. Ils se souviennent avoir déjà pu apprécier les bienfaits lors du dépècement de feu l'hippo.

7 juillet :

La caravane se met en branle et atteint, suivant les prévisions, les premiers villages Gombés vers 11 heures du matin.

La marche est très pénible à travers une épaisse forêt peu peuplée de singes et de perroquets en quantités innombrables.

Nous traversons quelques clairières, vestiges d'anciens villages, où les pintades ont établi leur quartier général. Quelques antilopes prennent la fuite à notre approche.

Des notables arrivent à notre rencontre et nous amènent après une demi-heure de marche à travers une longue rangée de chimbèkes, sur une grande place où sont réunis le chef Mifingi ainsi que les chefs des villages environnants.

Derrière eux se tiennent une centaine de guerriers avec leurs lances plantées dans le sol : signe de paix.

Les tam-tam et les gongs se mettent à battre et les premiers échanges de cadeaux commencent au milieu de chants et de cris assourdisants.

Comme je suis très fatigué, je me réfugie sous ma tente tout en continuant à bavarder avec les indigènes de l'endroit grâce à l'aide de mon boy-interprète : le très intelligent fils de Mafuta Mingi.

Mes noirs entourent ma tente qu'ils ont encerclée de feux de bois.

Vers huit heures du soir, deux indigènes Gombé m'avisen qu'une bande d'éléphants était occupée à ravager leur plantation à environ deux heures de marche.

Je décide de partir le lendemain à 4 heures du matin, accompagné de mon cuisinier, mon boy et deux porteurs bangalas pour le hamac.

Le restant de la caravane, sous la direction d'un Capita bangala, doit aller se fixer au dernier village que j'aurai quitté pour me mettre en chasse.

Les premières heures de marche - moi en hamac - se font à travers d'immenses villages disposés en forme de chapelets successifs. Entre chacun d'eux on observe des plantations diverses. Au lever du soleil, je m'arrête à hauteur d'une grande hutte où sont rassemblés quelques indigènes, tous porteurs de leurs couteaux en sautoir et armés de leurs lances.

Mon boy me dit que les éléphants se sont retirés des plantations pour entrer dans la forêt à un km. de distance.

Après avoir donné des instructions pour que mes porteurs établissent leur bivouac ici, je laisse mon hamac sur place et continue mon chemin accompagné de quatre Gombés qui me servent de guides et naturellement de mon petit "état-major".

A peine entrés dans la forêt, nous suivons un chemin déblayé par les éléphants et ce pendant une heure et demie. Un des Gombés vient me dire de le suivre pendant 3 ou 400 mètres sur un chemin latéral et d'attendre. Les trois autres se sont éclipsés. J'apprends plus tard que c'est pour rabattre les pachydermes dans notre direction, à proximité d'une masse d'eau (potopote) que les éléphants doivent traverser avant de nous atteindre. Soudain, un barrissement formidable suivi de craquements d'arbres abattus me signale la présence des éléphants à environ 200 mètres; puis, débouchant de la forêt, sept silhouettes apparaissent en bordure du potopote. Nous nous tenons, mon cuisinier et moi, derrière un gros arbre; le guide Gombé, mon boy et les deux Bangalas se trouvent à quelque distance derrière nous dans un fourré.

Je choisis le plus grand des éléphants qui est précisément celui qui me fait face. La distance qui nous sépare en ce moment est de 80 mètres environ. La visibilité est bonne. J'ordonne à mon cuisinier de n'intervenir qu'après mon coup de feu.

Au moment d'épauler, me rappelant les conseils du vieux chasseur de Kinshasa, je vise l'énorme tête à la grosse patte de devant et l'immense masse, après avoir basculé un instant sur elle-même, s'effondre au moment où une seconde balle tirée par mon cuisinier l'atteint à la tête. La bande fuit dans toutes les directions vers la forêt, sauf une femelle qui vient de s'engager dans le marais où elle patauge. Je profite de ce moment de répit pour achever de six balles de Mauser le gros mâle qui,

par des efforts surhumains, tente encore avec sa trompe de chercher un point d'appui pour se relever. Le sort de la femelle est alors réglé en quelques secondes par nos deux fusils.

C'est avec une intense émotion que je m'approche - avec prudence - des deux masses : le mâle porte des défenses d'au moins trente kilos chacune tandis que celles de la femelle pèsent ensemble dix kilos. Quelques râles et soubresauts annoncent leur fin.

Je félicite mon brave cuisinier qui a montré en cette circonstance un sang-froid et une discipline exemplaire, qualités qui font honneur à son premier blanc, rentré en Europe et qui l'a bien dressé.

En un clin d'oeil, la forêt se remplit de cris; ce sont les indigènes des villages qui accourent en hurlant, accompagnés de leurs chefs et de mes trois chefs riverains. Heureusement que les Bangalas surgissent aussitôt pour me prêter main forte. Il me faudrait dix pages pour décrire les scènes comiques et enthousiastes de ces cannibales et la façon énergique que je dus employer pour maintenir l'ordre.

Je dois coûte que coûte éviter des palabres avec les indigènes de l'endroit, sous peine de compromettre le but que je me suis assigné. D'autre part, je ne possède pas d'escorte armée et je ne me sens pas du tout à l'aise au milieu de cette cohorte déchaînée à laquelle se sont jointes les femmes avec leurs compagnons ...

Bref, après une entente sur place avec les différents chefs de clans (le grand chef est resté au village), il est convenu que la grosse part leur reviendra, c'est-à-dire l'entièreté du mâle et la moitié de la femelle, compte tenu du droit de chasse sur le terrain duquel les bêtes ont été abattues. Les ivoires resteront ma propriété.

En agissant ainsi, je décline toute responsabilité quant au partage et aux disputes qui en résulteraient.

Le retour à mon cantonnement fut accueilli avec enthousiasme et les notables me proposent aussitôt de faire l'échange du sang avec le grand chef. Profitant des bonnes dispositions des indigènes, j'accepte de remettre cette cérémonie au lendemain, étant trop fatigué et voulant également éviter les débauches qui nécessairement se produiront dans la soirée.

Le lendemain, la cérémonie de l'échange du sang, qui scella un pacte de fraternité, se fait au milieu de la grande place à 300 mètres de mon cantonnement, en présence d'une foule considérable. Un large espace est réservé aux chefs de clans, féticheur, notables et hommes libres. Derrière ceux-ci se tiennent les troupes de choc armées jusqu'aux dents. Chaque indigène a la tête et le corps enduits de n'gula (huile de palme mêlée de cendre de bois) et peints en gros traits blancs qui entourent les yeux, et est paré d'innombrables plumes d'oiseaux.

Sur la gauche se trouvent les femmes et sur la droite les indigènes armés de flèches et d'arcs. En retrait, les esclaves en grand nombre.

Le grand chef est assis au centre de la place - seul - la tête parée d'une grande plume et le cou orné d'une double rangée



Boma. Tore Publique 1902-1904



Boma 1902-1904

de dents de léopards. Il m'invite à m'asseoir sur le tabouret lui faisant face. Un féticheur en grande tenue d'apparat s'avance en prononçant des paroles dont je ne comprends goutte. Saisissant mon bras, il y fait quelques entailles avec une petite lame pointue, accomplit la même opération sur le bras du grand chef, puis en croisant nos deux bras provoque le mélange du sang qui vient de jaillir, consacrant ainsi le pacte.

J'ai emporté avec moi deux kilos de sel que j'offre aussitôt au grand chef, au comble de la joie. Je reçois en retour dix poules, quelques oeufs, deux chèvres, une lance et un bouclier.

Les guerriers défilent ensuite au son des tam-tam et des chants de la population. Le vin de palme est servi pour sceller la bonne entente et rendez-vous est pris pour la plus grande danse de la soirée.

L'après-midi, je parcours au hasard les villages et constate que les Gombés de l'intérieur n'avaient pas encore été gangrenés par la syphilis et autres maladies du même genre, comme c'est le cas et la plaie des riverains dont la navigation amène ce triste cortège de maladies. La population est saine mais les indigènes ne se lavent pas. Ils s'enduisent d'huile de palme qu'ils mélangent parfois avec de la cendrée de bois et une espèce d'écorce d'arbuste très parfumée. Leur tatouage est à peu près le même que celui des Gombés riverains, autrement dit Bapotos, avec cette différence que les pois du visage et du corps sont encore plus gros, leurs dents comme les Bapotos et les Bangalas sont taillées en pointes. Les Gombés ont la réputation, et mon boy me l'a confirmé, d'être encore cannibales. Les riverains les appellent Basengi. Les Gombés se déplacent souvent pour fixer leurs nouveaux villages; pourtant j'ai l'impression de constater à la confection de certaines cases, bien construites, que ce déplacement s'opère par fractions ou clans. Ils sont tous chasseurs.

Je découvre par-ci par-là quelques petites industries, telles la fabrication de la poterie, des paniers et des pagnes en fibres. Plus loin, je vois une farge autour de laquelle plusieurs indigènes sont assis et font la causette. Plus loin encore, un hangar où se fait la préparation des peaux pour vêtements. Leurs vêtements consistent en une pièce de tissu indigène passant entre les jambes et retenue devant et derrière par une petite ceinture. Pour les cérémonies, le pagne est recouvert d'un jupon, toujours en tissu indigène, tombant jusqu'à mi-jambes. Ils portent des chapelets d'amulettes et sont très superstitieux. Ils sont polygames.

Quoique cruels, je crois que dans le fond ces noirs sont susceptibles de s'attacher au blanc à condition que celui-ci ne les heurte pas de front dans leurs sentiments.

Il est un fait que le noir en général distingue parfaitement l'esprit du corps, sans pouvoir donner d'explications. Mon cuisinier Bangala lui, par exemple, croit aux revenants : lesquels se réfugient dans le corps des animaux ...

Mais tout est tellement nouveau pour moi que je laisse au temps le soin de conclure.



Tortugais 1902-1904

St Paul de
Loanda
Portugais

1902-1904



Leurs boissons préférées sont le malafu (vin blanc) et la bière de canne à sucre.

Ils sont horriblement tatoués; toutes les femmes sont nues; par contre elles sont couvertes de bijoux en métal qu'elles portent au cou, chevilles et poignets. Les jambes sont enserrées dans des jambières faites de fils de laiton qui leur remontent jusqu'aux mollets. Certaines jambières pèsent plusieurs kilos la paire. Elles ont parfois autour de la taille une ceinture de perles ou de cordelettes de fibres.

Les habitations sont faites en écorces et en bambous, le toit en feuilles de palmiers. Certaines huttes - de forme rectangulaire - ont leur porte percée à la partie supérieure et pour pénétrer dans la pièce l'indigène se sert d'une perche posée sur deux supports, parfois trois, faisant office d'escalier.

Des plantations de manioc, patates douces, maïs, bananes, etc... entourent le village. Ici comme partout ailleurs, le gros travail est fait par la femme. Les indigènes, de même que ceux de mon personnel, sont souvent mis à l'ordre à cause de leur paresse. Le soleil !!

XXXXXX

Mon boy me rapporte que la grande rivière Lopori, affluent de la Lulanga (dont l'embouchure se trouve un peu en amont de Coquilhatville), est distante de 3 à 4 journées de marche à travers la forêt. J'en déduis que pour un blanc il faut compter 7 à 8 journées. Le Lopori, navigable sur plus de 250 km., coule parallèlement d'Ouest à l'Est au fleuve Congo jusqu'à hauteur du Lomami où il suit ensuite une courbe descendante.

Le fleuve Congo et le Lopori sont séparés par une épaisse forêt tropicale, large - d'après les estimations des Gombés - d'environ 80 à 100 km.

Les Gombés, toujours en guerre avec les Mongos qu'ils considèrent comme des "moisi" (femelles) et qui occupaient une partie de ces territoires, les ont refoulés jusqu'au delà de la rive gauche du Lopori. Cependant, quelques postes établis par les blancs de la Société ABIR (domaine privé du Roi Léopold II) subsistent encore sur la rive droite du Lopori où les indigènes étaient soumis à l'impôt du caoutchouc.

Mon gérant d'Irengi, Monsieur Goethals, m'a assuré qu'une convention existe entre l'ABIR et la S.A.B. réglant l'activité de chacune des parties par une délimitation horizontale approximative située de part et d'autre du Congo-Lopori. Monsieur Goethals m'invita aussi à respecter cet accord. Je ne trouve pas encore nécessaire de pousser plus loin mes investigations, me contentant d'obtenir l'autorisation du grand chef Gombé de laisser en demeure dans son village quatre de mes Bangalas munis de marchandises d'échange et d'y construire une petite habitation pour mes déplacements futurs.

Tout en acquiesçant à ma demande, le chef ajoute : "Avec du niama (viande) et du sel, tu seras toujours le bienvenu ..."



Loanda (Portugais) 1902-1904

Je laissai à mon personnel le temps nécessaire pour boucaner la viande et lui permettre également de se livrer au petit trafic habituel qui lui avait rapporté gros en cette circonstance. Je décide le départ au cinquième jour de grand matin et j'arrive à 11 heures à mon poste de N'Gundji. Le temps de déjeuner et de me rendre compte que mes instructions avaient été bien suivies par mon Capita interprète - lequel j'avais chargé de surveiller le poste pendant mon absence - et je me dirige aussitôt en pirogue à Irengi où Monsieur Goethals me reçoit très gentiment. Il me dit être au courant de ma randonnée et de mon produit de chasse. Après quelques échanges de vues, il m'invite à passer la soirée avec lui. Le lendemain, en remontant le fleuve avec mes pagayeurs, je fais un court arrêt à la maison hollandaise de M'Pa où je retrouve Monsieur Lindeman en parfaite santé. Il vient de faire une tournée dans le chenal de l'Iakaturaka qui abonde en ivoire.

Août 1897 :

Ma tournée à l'intérieur commence à produire ses effets et mon inventaire pour le mois d'août accuse plus de 1.600 kilos de caoutchouc et 250 kilos d'ivoire. Mes journées sont bien remplies et mes dimanches sont consacrés soit à la pêche avec les indigènes (très agréable) ou dans ma petite pirogue accompagné de deux ou trois Bangalas (pêche beaucoup plus reposante), soit à la chasse à l'hippo dont je gave mes indigènes. Je ne reviens jamais bredouille.

Je viens d'être atteint par la fièvre bilieuse qui m'a cloué au lit pendant quatre jours. J'avais beau me couvrir de plusieurs couvertures, je grelottais littéralement de froid; enfin, j'usai d'un moyen énergique, en enfonçant mes deux doigts au fond de la gorge. Le résultat ne se fit pas attendre et je fus débarrassé en une fois de ce poison de bile. Encore un remède qui m'avait été indiqué par un vieux colonial.

Mon boy Mafunga, jaloux des lauriers de mon cuisinier, veut aussi se distinguer et c'est à tour de rôle qu'ils m'accompagnent à présent à la chasse. Dans toutes ces régions - rives droite et gauche - depuis "Bangala" jusqu'aux "Falls" - il n'y a pas une seule Mission Catholique et cependant la population est très dense tout le long du fleuve. Il nous arrive de très bonnes nouvelles des expéditions Dhanis et Chaltin.

Octobre 1897.

Je reçois la visite de mon agent principal qui manifeste sa satisfaction en proposant à la direction que mes appontements soient portés annuellement de 1.800 à 2.400 Fr.

J'ai rendu deux visites à mes Gombés de l'intérieur. Au cours de celles-ci, j'ai entrepris une chasse à l'éléphant mais cette fois au beau milieu d'une plantation, peu avant le coucher du soleil. Un des pachydermes, blessé au début à la tête, a été abattu après deux kilomètres de poursuite. La deuxième fois, ce fut une chasse au filet en compagnie des Gombés. Ceux-ci, avant le lever du jour, partent en forêt où ils établissent un immense cercle de filets.



Sortie à Leopoldville (1902)



Leopoldville (1902)

Au lever du soleil, je viens les rejoindre. C'est alors un roulement de tambour, une cacophonie de cris désordonnés, de trompes de chasse qui affolent les bêtes. Elles s'engagent dans un espace laissé ouvert mais qui se referme aussitôt qu'elles s'y trouvent emprisonnées.

On assiste alors à une fuite éperdue, dans tous les sens, des malheureux captifs qui sont achevés à la lance. J'ai compté une dizaine d'antilopes de toutes dimensions, quatre phacochères, six gros singes, etc. J'ai employé deux balles pour achever un gros phacochère qui s'était emberlificoté dans les filets.

Novembre 1897.

Mes achats de caoutchouc pour octobre (2.400 kilos) dépassent ceux de la gérance d'Irengi. Après une tournée à l'intérieur, j'ai eu de nouveau un accès de fièvre bilieuse, mais ce ne fut pas grave cette fois.

Janvier 1898.

J'apprends que la Direction de Bruxelles a décidé de constituer trois zones pour ses comptoirs du Haut-Congo :

- 1° - la zone de l'Equateur et Bussira.
- 2° - la zone du fleuve Congo moyen, comprenant les factoreries de M'Punu (Lié), Irengi, N'Gundji (sur la rive gauche) et Mongo et Yambinga (sur la rive droite). La direction de cette zone sera assignée ultérieurement.
- 3° - la zone de Stanley-Falls et Lomami.

Des mutations sont à prévoir d'ici peu dans tout le personnel blanc et l'arrivée de nombreux agents venant d'Europe est annoncée.

J'ai clôturé mes inventaires fin d'année et les résultats obtenus sont excellents.

Une nouvelle tournée chez les Gombés m'a permis de rencontrer quatre éléphants au repos dans une clairière. Au premier coup de feu, la bande s'est immédiatement dispersée, abandonnant le blessé qui fut rapidement achevé. Chasse sans histoire. J'ai renoncé à la poursuite des trois autres, devant rentrer d'urgence à mon poste.

A mon arrivée, je constate que pendant mon absence quelques fuites se sont produites dans mes affaires, entre autres la disparition d'un peigne et de deux brosses à dents. Le vol, qui est courant ici, n'est pas considéré comme une mauvaise action, tout au moins commis vis-à-vis d'un étranger... Il est un fait que celui qui est pris en flagrant délit accepte sans broncher la correction qui lui est infligée, parce qu'il sait l'avoir méritée. Cela ne l'empêchera pas de recommencer à la prochaine occasion.

Pendant mon absence, mon perroquet a pondu un oeuf. Impossible de l'approcher tellement sa fureur est grande.

31 janvier 1898.

Monsieur Thierry, Directeur de la S.A.B., est arrivé à Irengi à bord du steamer "Princesse Clémentine". Il est accompagné de mon gérant, Monsieur Goethlas. Je descends en pirogue

pour les rencontrer. Cette entrevue ne traîne guère et je reçois l'ordre de retourner aussitôt à N'Gundji avec mon remplaçant, M. Valck, à qui je dois remettre les inventaires.

Je viens de recevoir ma nomination de gérant de la factorerie de Yambinga. Monsieur Goethals, fin de terme, est remplacé par M. D'Arripe, venant des Falls. Les noirs sont consternés en apprenant mon départ pour Yambinga et mes travailleurs Bangalas désirent tous m'accompagner dans ce départ.

1er février 1898.

A titre exceptionnel, arrivée à N'Gundji du steamer "Princesse Clémentine". Après une courte visite du poste, Monsieur Thierry me marque sa satisfaction et m'autorise à emporter les deux pointes d'ivoire, trophée de ma première chasse à l'éléphant. Les autres pointes sont passées dans les livres au profit de la Société.

Je peux également emmener, pour le compte de la Société, quatre de mes meilleurs Bangalas.

Après un dernier adieu à mon petit poste, le steamer démarre au début de l'après-midi en direction de la rive droite. En cours de route, j'insiste auprès de Monsieur Thierry pour que ma réquisition en sel me soit envoyée d'urgence à Yambinga.

4 février 1898.

Me voici réinstallé à Yambinga après une absence d'une dizaine de mois, mais cette fois en qualité de gérant, avec toutes les responsabilités qui en découlent.

Je retrouve la factorerie en parfait état avec, en plus, deux jolies petites habitations pour blancs. Malheureusement, les magasins de produits accusent un ralentissement certain des affaires, surtout en ce qui concerne l'ivoire, qui était pourtant l'apanage et la vogue de Yambinga. La moyenne de caoutchouc varie de 7 à 800 kilos mensuellement.

Une délégation de notables, avec le grand chef Mafuta Mingi en tête, se présente à la factorerie avec un tas de cadeaux.

Mafuta Mingi, en me serrant la main, me dit combien il est heureux de revoir le "Mondele Bombeki" et, voyant mon étonnement, il ajoute : "Tu n'est plus à présent le Bwana Moke ...".

En effet, je possède maintenant quelques poils aux lèvres et un bouc d'assez belle dimension. J'ai dépassé largement ma majorité car le 15 de ce mois j'aurai 22 ans accomplis. Mafuta donne ensuite l'accolade à son fils Mafunga, qui lui raconte avec force détails les grandes chasses à N'Gundji. Ce chef possède une quarantaine de femmes et beaucoup d'enfants, dont Mafunga.

Monsieur Grefly rentre en Europe fin de terme et me voici seul à Yambinga pour assurer tout le travail. Impossible de me déplacer et mon dimanche est consacré à la tenue des livres et la correspondance.

Mars 1898.

Le Vice-Gouverneur Général Van Gèle, en route pour les Falls où il va remplacer le Baron Dhanis, s'est arrêté à ma fac-

torerie. Il m'a questionné sur la politique commerciale des régions que j'ai parcourues.

Ce petit bonhomme, tout en nerfs, m'a semblé très énergique quoique, par moment, je remarque sur son visage certains signes dénotant un excès de bile.

Au moment du départ du bateau, je lui remets six pintades et quatre pigeons verts, en lui souhaitant le meilleur succès dans sa mission. Lorsque je l'ai rencontré par la suite à Bruxelles, c'est lui-même qui me rappela notre entrevue à Yambinga.

Une visite inattendue : celle du Capitaine Pinpurniaux, chef du secteur de l'Itimbiri, venant d'Ibembo avec un détachement de soldats de la Force Publique. Il me dit devoir se rendre, dans les trois jours, sur la rive gauche du fleuve pour une tournée d'inspection à l'intérieur des terres et avoir besoin d'une vingtaine de pirogues, les siennes devant faire retour à Moenge (Itimbiri). Je mets à sa disposition un emplacement servant de cantonnement pour les soldats et je pars à la recherche de porteurs. Heureusement qu'en ce moment les vivres sont abondants et tout se passe rondement.

Désirant me rendre à la chasse, je demande au Capitaine de me remplacer pendant mon absence à la direction du poste, ce à quoi il acquiesce avec grand plaisir.

La brousse qui s'étend derrière Yambinga est immense. Parci par-là, quelques petits bois et fourrés; des termitières en quantités : certaines dépassent quatre mètres de hauteur. Le tout est entrecoupé de marécages. Parti de grand matin avec Mafunga et deux indigènes pisteurs mis à ma disposition par le chef Mafuta, je rencontre, après une demi-heure de marche, à l'orée d'un petit bois, une dizaine de buffles. Mes deux pisteurs s'enquièrent immédiatement de la direction du vent et après un détour assez considérable nous arrivons à environ 200 m. du troupeau, masqué par plusieurs termitières. J'estime la distance trop longue pour risquer ma première balle. Pendant que les deux guides restent sur place, je rampe vers une des termitières, à 50 mètres devant moi, suivi de Mafunga. Nous arrivons à bon port sans donner l'éveil.

Je me découvre légèrement et vise un buffle qui se présente de flanc, fais un signe à Mafunga et nos deux coups de feu partent, foudroyant la bête sur place. Un moment de panique s'empare du troupeau qui est surpris. Le temps de recharger nos armes et nous tirons sur deux autres buffles qui disparaissent aussitôt dans la brousse, mais pas pour longtemps. Soudain, sur notre gauche, arrive en notre direction, en un galop effréné, un des buffles, probablement blessé. Il s'élance vers nous et ne nous donne pas le temps de pouvoir grimper sur la termitière. C'est de front que nous déchargeons à deux reprises nos balles blindées. Après une troisième décharge à bout portant, le "Roi de la plaine" vient s'abattre à nos pieds. Entretemps, le soleil est devenu ardent et mon émotion est tellement intense que je reste comme hébété, sur place. Ce n'est qu'aux cris poussés dans la plaine et à l'arrivée des indigènes que je me reprends de cette légère défaillance.

Nos deux pisteurs arrivent quelque temps après et prétendent que le 3ème buffle a laissé des traces de sang. Au retour à la factorerie, le Capitaine dépêche quatre de ses bons tireurs à la recherche de la bête blessée, qu'ils ne tardent pas à achever au fusil albini après une courte poursuite.

Le partage des bêtes est solutionné aisément : une pour la Force Publique, une pour les indigènes et une pour la factorerie. Suivant la tradition, le tout se termine par des danses au clair de lune.

Au cours de nos entretiens, le Capitaine me confirme que les indigènes Gombés, en arrière de Yambinga - et ceux de l' Itimbiri - ne paient plus régulièrement leurs impôts, ce qui l' oblige à écourter autant que possible son séjour sur la rive gauche du Congo.

Au lever du troisième jour, le Capitaine et son détachement s'embarquent à bord de nombreuses pirogues que j'ai pu obtenir après de multiples pourparlers; certains chefs m'ont manifesté leur opposition pour une question de pêche. Le tout fut cependant réglé à l'amiable.

Après avoir salué le Capitaine et fait monter au grand mât de la factorerie le drapeau bleu étoilé, les pirogues s'ébranlent aux sons des tam-tam et des chants, pour la traversée du fleuve, large au moins ici d'une trentaine de kilomètres.

Deux jours après, je reçois la visite du Commandant Burrows, chef de zone des Basokos, qui vient se livrer à son sport favori : la chasse aux buffles, pendant le week-end.

Mes occupations ne me permettent pas de l'accompagner. Le Commandant Burrows s'en tire fort bien avec, au tableau, : un buffle et deux belles antilopes, au cours d'une unique journée.

Le mois de mars s'achève sans grands changements dans les échanges.

Avril 1898.

Après huit jours d'absence, le Capitaine Pinpurniaux est de retour à Yambinga. Il a dû interrompre sa tournée à l'intérieur des terres de la rive gauche, suite à l'hostilité de certaines populations très remuantes qui se sont opposées à son avance. Son détachement eut à subir quelques pertes et des blessés, dont la plupart ont été victimes de pièges et de baguettes en bois très effilées, dissimulées le long des chemins à parcourir.

D'autre part, les événements de l'Itimbiri ne lui permettent pas de prolonger son séjour dans ce pays de cannibales, si peu hospitaliers ...

Le Capitaine paraît très fatigué. Je l'invite à rester quelque temps à Yambinga avec ses soldats qui recevront une nourriture abondante. Il accepte avec grand plaisir.

Comme mon secret désir est de faire également une tournée commerciale dans ces régions sauvages, je demande au Capitaine si, éventuellement, j'aurais des chances d'aborder ces populations. "Chez les riverains, oui, répond-il, mais à l'intérieur, " c'est une autre affaire. Les deux premières journées que j'en- " trepris à l'intérieur, tout alla bien, mais à partir de la

" troisième les villages étaient complètement vides. Mauvais si-
" gne. En effet, brusquement une partie de mon détachement est
" tombée dans un traquenard et vous connaissez le reste ...
" Cependant, ajoute-t-il, vous aurez plus de chance que moi si
" vous emportez avec vous du sel et de bonnes marchandises.
" D'autre part, vous avez adopté une bonne formule; continuez
" votre excellente méthode de bien les nourrir".

Avec l'expérience que j'avais acquise chez les Gombés de
N'Gundji, je caressais depuis longtemps l'espoir de mener à la
première occasion la vie plus complète de la brousse.

Songeant d'abord au présent, me souvenant de ma descente en
pirogue des Falls, au cours de laquelle je remarquai de nom-
breuses criques situées sur la rive droite du fleuve, dont l'une
était remplie de buffles, je décide d'entreprendre une randonnée
de nuit de ce côté. Le chef Mafuta met à ma disposition une pi-
rogue bien stable avec six de ses meilleurs pagayeurs. J'y prends
place, de même que mon cuisinier.

Partis à 3 heures du matin, au clair de lune, nous remontons
le fleuve pendant environ 3 heures. Après un quart d'heure d'ar-
rêt, le chef pagayeur fait faire demi-tour à la pirogue qui,
sans bruit, glisse au fil de l'eau.

L'apparition des buffles ne se fait pas attendre et elle a
lieu dans une baie assez étroite et profonde d'où émergent des
rivages couverts d'une paille dont ils se nourrissent durant la
nuit.

Mais l'alerte est donnée et c'est alors la débandade géné-
rale et la lutte pour qui atteindra le premier la berge.

J'ai tout le temps pour ajuster mon tir. Pour éviter un car-
nage, j'ordonne à mon cuisinier de ne pas intervenir.

Deux jeunes buffles grièvement blessés succombent aussitôt.
Je laisse deux hommes sur place pour la surveillance des bêtes.

Trois quarts d'heure après, nous sommes de retour à Yam-
binga. Pour les amateurs, cette chasse n'offre pas de fatigue
et absolument aucun danger, mais elle est terriblement énervante
à cause des moustiques.

Le Capitaine paraît plus reposé et me demande des pirogues
et des pagayeurs jusqu'au relais de Moenge (Itimbiri). Le départ
se fait dans le calme et le souvenir des absents laissés sur la
rive gauche.

Le drapeau flotte pour la deuxième fois au grand mât, en
son honneur.

Je garde un bon souvenir de ce soldat énergique et autori-
taire dans le service, mais excellent camarade dans le privé,
quoique peu expansif.

6 juin 1898.

Aujourd'hui, j'ai accompli les deux tiers de mon terme. Je
suis toujours seul blanc et le travail est si absorbant que j'ai
encore eu deux accès de fièvre coup sur coup et je me suis trou-
vé dans l'obligation d'interrompre mes chasses : mon passe-temps
favori du dimanche. Je suis, en ce moment, totalement dépourvu
de vivres d'Europe (farine, beurre, confiture et sucre) par suite
de l'encombrement occasionné par l'arrivée du rail à Léopoldville.

Quatre steamers, deux de l'Etat et deux des missions anglaises, se sont arrêtés à ma factorerie. Impossible de me rappeler les nombreuses personnes qui m'ont été présentées. Il y en avait de toutes les nationalités, les unes partant pour l'Europe, les autres se dirigeant vers Basoko et les Falls.

Mon boy fait à présent office de chasseur et s'en tire très bien. Comme nouvelle, j'apprends que le chemin de fer du Bas-Congo est en vue de N'Dclo et sera inauguré à son terminus, c'est-à-dire Léopoldville, le 1er juillet prochain. Beaucoup de blancs sont annoncés et le trafic dans le Bas et le Haut-Congo va prendre de notables proportions.

En ce qui concerne les expéditions militaires du Haut-Congo, les nouvelles sont contradictoires pour la raison que rien de définitif n'a été signalé jusqu'à présent, les événements se déplaçant continuellement. On dit que ... Il paraît que ... : ce dont je me méfie souverainement.

Lors de ma dernière visite chez Mafuta Mingi, je l'ai informé de mes projets de voyage sur la rive gauche. Il me promet tout son concours et m'assure que je serai bien accueilli par les riverains avec lesquels il est d'ailleurs en excellents rapports. Il a ajouté : "Ils sont au courant de tes chasses". Toutefois, il m'engage à ne pas trop m'aventurer à l'intérieur, en me rappelant la tournée d'inspection du Capitaine Pinpurniaux. Les populations sont également toujours en guerre entre elles.

Le sous-intendant, Monsieur Dutrieux, chef du poste militaire de Bumba, rentre en Europe fin de terme; il est remplacé par le lieutenant Lievens. Ce dernier vient de m'informer que les autorités de l'Etat (sans préciser lesquelles) avaient eu connaissance du concours que j'avais apporté en différentes circonstances à ses agents et que ces faits seraient signalés en haut lieu.

Juillet 1898.

Enfin : arrivée de Monsieur Emile Delcommune, neveu du grand patron, qui m'est adjoint. C'est un grand garçon portant des lunettes, très sympathique, que les indigènes ont déjà baptisé "Talatala" (miroir). Il est enchanté de sa chambre à coucher et se trouve tout à fait à l'aise dans ses nouvelles fonctions. Je profite de sa présence pour me rendre avec quatre pirogues sur la rive gauche. Comme prévu, ma prise de contact avec les chefs riverains a été cordiale, malgré une certaine méfiance dans leur attitude. Après avoir laissé sur place deux Capitas Bangalas, sans armement mais munis de marchandises diverses et de sel, je reprends le chemin de retour vers Yambinga où ma présence est indispensable.

Août 1898.

Les premiers arrivages de caoutchouc, rive gauche, se chiffrent par plusieurs centaines de kilos. Le produit est bon quoique contenant assez bien de matières étrangères, surtout des écorces. La coagulation du caoutchouc s'opère de différentes façons sur le corps par suite de la transpiration : c'est-à-dire

que le latex est recueilli dans le creux de la main et est étendu ensuite sur le corps, généralement la poitrine, où il se coagule au contact de la transpiration; soit par le mélange avec un autre latex.

Somme toute, cette première expérience de confier des marchandises à des Capitas éprouvés m'a donné satisfaction.

Pour le retour, les pirogues emportent de nouvelles marchandises avec deux Capitas supplémentaires.

10 août 1898.

Arrivée du steamer Princesse Clémentine avec, à bord : M. Buls, Bourgmestre de Bruxelles; le Docteur Etienne; M. Vautier, rédacteur en chef de "La Belgique Coloniale"; Ray Nyst, correspondant du journal "Le Soir".

Ces messieurs ont visité ma factorerie dont ils ont admiré l'originalité de ma salle à manger, entièrement aménagée en nattes indigènes, peaux diverses, armes et boucliers.

Comme trophée : une tête d'hippo et deux de buffles - ivoires. Après une tournée dans le village, ces messieurs s'en retournent à bord pour la direction des Falls.

Quelques jours après, le bateau est de retour à ma factorerie. Je reproduis ci-dessous l'article paru dans le supplément du Soir du 30 octobre 1898, sous la signature de M. Ray Nyst :

" Sur le Haut-Congo", de notre envoyé spécial.

" La descente du fleuve.

" A Jambinga, nous retrouvons MM. Bombeeck et Delcommune, jeunes gens très actifs, en parfaite santé.

" Avec eux, monte à bord un chef indigène qui s'empresse de déplier sous nos yeux une "moukande" assez crasseuse qu'il tire de sa ceinture. Le billet nous apprend une grosse nouvelle; il contient l'autorisation accordée au chef de se rendre à Boumba pour y voir de ses yeux "le grand bateau", le Brabant, qui est parvenu sans difficulté jusque là. Le chef est ravi d'avoir vu le grand bateau et il exprime son admiration en écarquillant les yeux quand on lui en parle.

" En effet, le Brabant est remonté jusqu'à Boumba avec 38 passagers qu'il a égrenés sur sa route, les uns, nous les rencontrons plus bas, dans les stations riveraines, les autres se sont enfouis dans la brousse vers les postes de l'intérieur des terres.

" Voilà donc la flottille du Haut-Congo enrichie d'un navire qui vient de faire ses preuves aux plus basses eaux et dont le tonnage est destiné à rendre un service considérable.

" En janvier, elle s'accroîtra d'un second steamer identique, le "Hainaut", en ce moment en construction sur le chantier de Léopoldville. Seulement, ces deux steamers ne seront affectés qu'au service entre Léopoldville et Boumba, point auquel les petits steamers actuels reprennent ce qui restera de cargaison et de passagers à destination des Falls.

" Les magasins de MM. Bombeeck et Delcommune se sont emplis depuis notre passage : il y a de l'ivoire et du caoutchouc à emporter en abondance; comme on charge les paniers, nous bu-

" vons du malafou, vin de palme, avec ces messieurs qui nous
 " parlent de leur chasse du matin : trois magnifiques pintades
 " tuées presque sur le terrain de la factorerie. À Jambinga, la
 " chasse produit; à l'aurore, on part le fusil sur l'épaule et
 " l'on tue son diner en faisant une promenade.

" C'est au tour de ces messieurs de déjeuner avec nous.

" En remerciement de ce bon souvenir, ils nous font cadeau
 " de deux pintades et montent à bord se mettre à table. Il est
 " midi, nous les débarquons à Boumba.

" Notre capitaine ambitionne de joindre le "Brabant" mais
 " les eaux devant Boumba ne portent aucun steamer et l'on ap-
 " prend qu'il a démarré la veille à midi.

" N'Dobo. - Où est M. Titeux (Voici ses compagnons, mais lui
 " manque). Il est parti depuis hier au soir, en grande diligen-
 " ce, pour tâcher d'arriver à temps avec les médicaments et les
 " soins que réclame un malade exilé à deux jours de là dans la
 " brousse. On interroge le docteur Etienne, on lui dit qu'il y
 " a 36 heures que le malade n'urine plus.

" - Alors?

" On repart : le capitaine ambitionne de rattraper le Bra-
 " bant, quelle victoire navale.

" Mongo. - S.A.B. On embarque derechef. Quoi? du bois de
 " chauffage pour le steamer. Ensuite, par un sentier à escalier
 " qui descend de la montagne sur le plateau de laquelle est éta-
 " blie la factorerie de MM. Lebacq et Baelde, dégringole une fi-
 " le de porteurs noirs chargés de lourds paniers de caoutchouc.
 " Les flancs du steamer engouffrent toujours et toujours ivoi-
 " re et caoutchouc. Pendant cette opération, nous sommes montés
 " voir le panorama. La vue se prolonge au delà du fleuve et de
 " toutes les îles couvertes de forêts qui se profilent les unes
 " derrière les autres, par delà les terres jusqu'aux Monts du
 " Lopori qui ferment l'horizon d'une ceinture bleuâtre, d'un
 " bleu doux, noyé dans la brume d'un matin pluvieux. Là on man-
 " ge comme on peut, mais en revanche le pays, tout en altitude,
 " jouit d'un air vif et sain.

" Lisala
 " Upoto

" Umangi. - Il est quelque chose comme le milieu de l'après-
 " midi, le 22 août, quand nous passons à Umangi. Il fait un de
 " ces temps mi-pluie, mi-soleil, comme nous en avons en Belgique
 " que au mois de mars. Il fait du soleil et en même temps il
 " pleut : c'est comme de la lumière qui tomberait en gouttes,
 " en gouttes qui mouillent, car la rive, toute garnie des blancs
 " de la station, est encombrée de parapluies et de parasols au
 " même usage.

" Le Brabant a laissé ici beaucoup de monde, en bonne santé,
 " dont MM. de la Kéthule, Jacobs et Gilson.

" Le soir, nous arrivons à Lié. Auprès de M. Lelorrain, nous

" rencontrons M. de Wèvre, factorien, en tournée d'inspection.
 " C'est le frère du botaniste mort au Congo, dont on voit quel-
 " que part, je ne sais plus où, la croix de bois plantée sur un
 " tertre, au bord du fleuve.

" En échange de la vie de celui-ci, celui-là se porte admira-
 " blement. Nous le rencontrons allant et venant dans la station,
 " en chapeau de paille, la mine rose et fraîche, vêtu avec élé-
 " gance, comme s'il était à la digue de quelque cité balnéaire,
 " linge fin, costume blanc et grande cravate de couleur tombant
 " du col très blanc.

" Environ 25 hommes sont restés en route, les varioleux d'
 " abord, ensuite des indigènes qu'on rapatriait; en plus quel-
 " ques femmes devenues veuves par suite du retour de leurs sei-
 " gneurs en Europe. Les hommes, il s'agit de les remplacer pour
 " le service du bois. On embauche 25 bûcherons. Quant aux fem-
 " mes, on en rapporte aussi de toutes neuves; il paraît qu'il y
 " a eu des commandes ...

" Un steamer siffle au loin, grande animation dans la station.
 " Aux jumelles, on reconnaît le "Délivrance" qui bientôt
 " amarre à quelques centaines de mètres en-dessous du "Clémen-
 " tine". Aller voir? C'est bien long à parcourir, ces quelques
 " centaines de mètres le long de la rive pelée; le soleil est
 " encore chaud; s'il y a des nouvelles, elles arriveront bien
 " toutes seules - mais il n'y en a pas.

" Le Haut-Congo recommence à vivre: comme j'ai dit, tous les
 " steamers rentrés défoncés et crevés ne circulaient plus sur le
 " fleuve, mais encombraient le chantier de Léopoldville. Les
 " voilà qui prennent leur course, à peu près tous remis à flot
 " en même temps: avant hier, c'est le "Brabant" qui avait pas-
 " sé; deux jours après, c'est nous et le "Délivrance" l'un des-
 " cendant, l'autre montant, qui ancrions le même soir au même
 " poste.

" :-:
 " Au matin du 23, beau soleil, pour arriver dans les vapeurs
 " encore matinales à Mobeka, la station du commandant Lothaire.
 " Le commandant Lothaire est absent mais, de sa part, on por-
 " te à bord pour nous des bottes de lances, des paniers de cou-
 " teaux, des ceintures de guerriers nègres, des arcs et une mul-
 " titude de flèches plus empoisonnées et plus aiguës les unes
 " que les autres, tout un attirail meurtrier à souhait.

" Pour MM. Vautier et Etienne, c'est parfait, mais le Bourg-
 " mestre et moi, qui sommes du parti de la paix, qu'allons-nous
 " faire de ces présents barbares?

" Pour ma part, je laisse une lettre pour M. Lothaire afin de
 " le remercier tout en me désistant du mieux que je puis de cet
 " héritage des vaincus et l'assurant que je mets une certaine
 " coquetterie de civilisé à ne pas rentrer en Europe armé comme
 " un sauvage.

" Le Bourgmestre lui aura écrit quelque chose de beaucoup
 " plus aimable.

" :-:
 " Durant le trajet vers Bangala, un émouvant sauvetage.
 " Le steamer stoppe tout à coup.

" Une femme indigène de l'entre pont est tombée à l'eau; déjà
" laissée bien en arrière, on la voit, sa tête noire dépassant
" l'eau, qui nage avec peine.

" Son mari, un solide Bangala, se précipite dans le fleuve,
" mais le courant est dur à rebrousser et la femme à deux cents
" mètres là-bas s'épuise.

" Enfin, les époux se rejoignent en plein fleuve: tout ira
" bien s'il ne survient pas de crocodiles ...

" Les voici au steamer: on hisse la femme et son mari, très
" épuisés tous deux. Elle se jette dans les bras de sa mère,
" une longue négresse maigre au ventre orné d'une hernie ombi-
" licale, en pomme de bronze, et les deux femmes pleurent lon-
" quement en se tenant embrassées sans rien dire. Quelques
" heures après cet incident, nous sommes à Bangala.

" Le premier à la rive, c'est naturellement le Commandant
" Fièvez, toujours aussi multiplement actif. Il m'informe tout
" de suite que mes lettres laissées à la montée sont parties le
" lendemain par le bateau de la station (Ah! que ne charge-t-on
" des hommes comme lui du service des postes à Léopoldville ...).

" Il a planté depuis notre visite, en vingt jours, 21.000
" cafiers. Vingt et un mille cafiers tirés des pépinières et
" qu'il faut aller voir en place.

" Dans les avenues, des agents cavaliers font caracoler les
" chevaux de la station pour l'hygiène des bêtes et pour la
" leur, avant que le soleil soit devenu trop ardent ...

" Il y a je ne sais quoi dans l'air, un différent entre le
" commandant et ses chefs européens, une palabre judiciaire
" quelconque. Quoi? Peu m'importe. Je n'avais de ma vie vu M.
" Fièvez avant de le rencontrer en Afrique. De la Sympathie?
" Je n'ai pas pu en contracter après les courtes heures que j'
" ai passées auprès de lui. Ni une ancienne amitié, ni une nou-
" velle ne me font donc parler. Mais j'ai vu sa station, ce qui
" est en sa faveur un éloquent plaidoyer. Sans lui donner la
" fièvre, qu'on le laisse tranquille, on fera bien. Quand un
" commissaire de district parvient à créer une station comme
" Bangala, où les agents se portent bien par suite d'une savan-
" te organisation du service alimentaire, où l'armée indigène
" se porte bien, où les plantations en même temps prospèrent
" avec la rapidité dont nous donnons plus haut une preuve, ce
" commissaire de district, s'il a commis des péchés mignons,
" mérite qu'on passe outre et qu'on le laisse faire à sa guise,
" car, somme toute, il est finalement l'homme qu'il faut être
" en Afrique et il l'est supérieurement, sachant faire face à
" tout et joignant à la plus remarquable activité, le plus juste
" discernement des besoins existants et des ressources à leur
" créer dans la colonie.

" Ray. Nyst."

J'accompagne M. Buls jusqu'à Boumba, dans l'espoir de voir
le nouveau steamer "Brabant"; malheureusement, il est retourné
à Léopoldville.

1er septembre 1898.

Arrivée de Monsieur Nestor Ponthier (frère du Lieutenant Ponthier, de l'expédition Dhanis) qui vient fixer la direction de la zone S.A.B. (Société Anonyme Belge du Haut-Congo) à Jambinga.

Peu après, nouvelle arrivée d'un agent de l'Europe, Monsieur Ghislain, qui m'est adjoint. Du coup, nous sommes quatre blancs à la factorerie.

Je profite de cette occasion pour décider mon départ pour la rive gauche, en compagnie de M. Ghislain.

Le chef Mafuta Mingi met à ma disposition une vingtaine de pirogues et, y compris celles de la factorerie bourrées de marchandises, c'est une armada pacifique qui traverse le majestueux Congo.

En cours de route, j'ai l'occasion de tirer sur plusieurs hippos, mais en eau profonde seulement à cause du bruit des pirogues. De son côté, M. Ghislain, qui a pris place dans une autre embarcation, en fait autant. Ce n'est qu'à la soirée, après notre installation dans les villages d'Ikongu, que les indigènes nous signalent que deux hippos avaient été ramenés sur la berge à quelques kilomètres en aval. Les corps des deux bêtes, mortellement blessées à la tête, sont remontés à la surface tels des baudruches, les pattes en l'air. Le partage de la viande est laborieux à cause de la distance et du manque de contrôle, mais en fin de compte tout se passe sans incident. Comme de coutume, les dents restent la propriété du blanc.

Nos tentes sont dressées et après les préparatifs pour une randonnée d'une dizaine de jours à l'intérieur, je laisse à M. Ghislain le soin de veiller sur le cantonnement, les marchandises en réserve et les produits.

D'autre part, à partir du 4ème jour il devra remonter le fleuve par petites étapes et stopper à un point fixé approximativement d'après les courriers que je lui ferai parvenir au cours de mon voyage.

Ma caravane se compose d'une vingtaine d'hommes dont deux Capitas, un chef indigène riverain, deux pisteurs, mon cuisinier Couké et mon boy Mafunga. Mes deux Capitas sont armés de fusils albini; Couké a mon Marga, Mafunga le Mauser et moi-même le fusil de chasse. Je me charge de celui-ci pour deux raisons : celle de montrer aux indigènes que je ne suis pas en guerre mais à la chasse et celle de leur prouver éventuellement le cas de légitime défense.

La première journée de marche se fait à travers la grande forêt par des chemins allant en zig-zag et offrant les mêmes difficultés que celles rencontrées derrière N'Gundji.

Toutefois, fort de l'expérience de mes premières randonnées en forêt, je me suis muni cette fois de souliers en caoutchouc et de petites guêtres qui me permettent de franchir les obstacles avec plus de facilité tout en évitant des glissoires souvent dangereuses. Plus on avance et plus le décor s'accentue. D'innombrables lianes serpentent et s'entourent autour des troncs, grimpent au sommet des arbres qui mesurent parfois plusieurs dizaines de mètres. La marche est rendue très pénible par les branches enla-

cées et par surcroît, de temps à autre, les arbres déversent leur rosée qui nous trempe jusqu'aux os. Impossible de me servir du hamac.

Parfois une petite trêve se produit quand nous suivons un chemin tracé par les éléphants, qui sont innombrables dans cette contrée. Après six heures de marche, y compris un temps d'arrêt dans une clairière, nous abordons le premier village indigène. Une petite délégation de notables vient à notre rencontre. L'un d'eux, sur l'ordre du chef, nous a réservé un emplacement pour notre cantonnement et me dit que son maître serait désireux de recevoir ma visite le lendemain. Il nous attend à environ une douzaine de kilomètres de notre emplacement.

De grand matin, j'effectue ce parcours en hamac, à travers de nombreux villages où la population, plutôt craintive, s'absentent de faire la moindre démonstration, tout en me regardant avec une intense curiosité. Je m'arrête à la grande case du chef vers 9 heures du matin. Après les présentations d'usage, je propose l'échange du sang, qui est aussitôt accepté. Mon temps étant très limité, j'informe le chef que cette cérémonie doit se faire sans apparat ni réjouissance. Cet accord est scrupuleusement observé et l'échange du sang a lieu en présence de deux féticheurs et d'une douzaine de notables. Puis le malafou est servi, en même temps que sont échangés les cadeaux.

En signe d'amitié, le chef me remet une jeune esclave que je libère aussitôt avec une partie du produit de mes chasses, et je la confie à Couké.

Comme convenu, je loue une hutte pour y placer un de mes Capitas sans arme, muni de marchandises d'échange et accompagné de quatre travailleurs.

Je poursuis ensuite mon chemin en hamac et traverse encore deux ou trois villages et quelques plantations pour bivouaquer au dernier village au début de l'après-midi.

Je me promets de prendre un bon moment de repos mais, à peine installé, des indigènes de l'endroit me signalent des éléphants dans les plantations. J'hésite à entreprendre cette chasse, devant le retard qu'elle va m'occasionner, mais sur les instances des indigènes je me mets en route, avec toute l'équipage, c'est-à-dire mon second Capita et un Bangala, tout deux armés d'albinis, Mafunga avec le Marga et moi je conserve le Mauser.

Les éléphants sont signalés au bout des plantations qu'ils ont atteintes par un grand dembo (marais), à environ 600 mètres de nous. Je me dirige vers une immense termitière, à quelque 500 mètres de nous, sans prendre aucune précaution pour la bonne raison que malgré les cris forcenés des indigènes, les éléphants continuent tranquillement leur besogne de dévastation. Installés au sommet de la termitière, nous apercevons trois groupes comprenant au moins une trentaine de pachydermes. Après un quart d'heure d'attente, nous distinguons nettement des silhouettes grandes et petites qui s'entrecroisent à différentes reprises et soudain un gros mâle, muni de belles dents, s'arrête et se présente de trois quarts en pleine visibilité. Il nous

a certainement aperçus. Je recommande aux deux "albinis" de viser le corps près de l'épaule, à Couké la naissance de la trompe et je me charge de la patte. Nos quatre coups partent presque en même temps et l'immense masse s'effondre en ébranlant l'air d'un barissement formidable.

Les indigènes sont déjà sur lui et l'achèvent à coups de lance. Nous tirons encore sur une masse qui disparaît en claudicant.

Je renonce à décrire la scène du partage (les dents sont très belles et pèsent environ 26 kilos chacune). C'est alors que toute la réalité se présente à mes yeux ébahis et inquiets de me trouver bel et bien à la merci de cette cohorte de cannibales, si l'envie leur prenait de goûter ma chair ...

Le second éléphant a été achevé peu après par les indigènes. Les deux pointes m'ont été envoyées plus tard.

A la suite de cet évènement, je dois retarder mon départ d'une demi-journée à consacrer uniquement au partage de la viande.

3ème journée.

Nous prenons une autre direction et quittons le dernier village, qui est entouré de palissades et de rondins attachés par des lianes, pour aborder la brousse, vestige d'anciens villages, et installer notre campement peu avant la forêt.

Ereinté, je ne tarde pas à tomber dans un profond sommeil.

Le lendemain, Mafunga me dit n'avoir pas fermé l'oeil de la nuit à cause des aboiements continuels des chacals et des hyènes.

4ème journée.

Nous voilà dans la grande forêt qui donne un spleen indéfinissable. Je rencontre pour la première fois deux bandes de chimpanzés avec leurs petits. Ils fuient à notre approche. Il s'en trouve de grandes quantités de cette espèce dans le Lopori, paraît-il. Toujours des traces d'éléphants. Mon boy me montre de nombreuses lianes à caoutchouc en cours de route.

Nous atteignons enfin une grande clairière où nous organisons notre campement. Les indigènes entourent ma tente d'un grand feu de bois et, dès le coucher du soleil, ils se mettent à débiter à mi-voix des chants de leurs villages; c'est vraiment impressionnant. Inutile de dire qu'ils sont tous gavés de viande. Au cours de la nuit, je me réveille de temps à autre en entendant un roulement continual de gongs et de tam-tam dans le lointain.

5ème journée.

Àu matin, mes deux guides m'informent que les villages Mongo sont en conflit avec leurs voisins de l'Est (Lomami), les villages Mongo dépendant du Lopori. Certains villages en direction du fleuve Congo n'ont pas encore pris position. Mes guides me conseillent de prendre cette direction pour éviter la bagarre. Après une marche de trois heures, très pénible, nous sortons

de la forêt pour traverser ensuite un potopote. J'effectue ce trajet en hamac.

A quelque distance de là, nous voyons une multitude de pintades et beaucoup de traces de léopards, sans cependant en apercevoir un seul. De nouveau, les perroquets gris à queue rouge se montrent nombreux et les singes se comptent par cinquantaine.

Encore un dembo et nous voilà devant d'immenses palissades dont les accès sont gardés par des guerriers. Quelques-uns de ceux-ci se détachent pour nous dire que leur chef serait heureux de nous souhaiter la bienvenue. Le tatouage des Mongos est caractéristique par une boule, ayant parfois la grosseur d'une noisette, située sur le front à hauteur des yeux. Nous abordons les premiers villages presque tous vides d'habitants, tout au moins "vides à l'oeil nu". Mon escorte, de même que Couké, Mafunga et les deux guides, ne manifeste aucune crainte car les gongs sont unanimes à signaler la présence d'un blanc pacifique.

Tout en avançant, j'ai l'impression que des centaines de regards dissimulés dans les plantations, dans les huttes et derrière les bananiers, sont braqués sur moi et Couké, qui me suit, m'assure que ces gens-là n'ont jamais vu de blanc. Est-ce crainte ou superstition ? Toujours est-il que le chemin reste désert jusqu'à l'arrivée sur la place où se trouvent le grand chef Tchanga et les "membres de son état-major".

Après les échanges de cadeaux, le chef aborde immédiatement la grande palabre du moment et me demande que je sois son allié pour châtier les coupables qui sont venus faire des incursions sur ses terres. Il m'assure également que deux de ces guerriers ont été victimes de guet-apens et qu'il y a eu aussi enlèvement de femmes et d'enfants chez ses frères, à deux journées de marche.

Voilà un son de cloche ... Je lui réponds que je comprends parfaitement son indignation et son désir de vengeance mais que je ne pouvais pas juger de la chose sans au préalable entendre les doléances de l'autre partie. Je le persuade que je suis venu en ami le saluer pour établir de bonnes relations commerciales et faciliter les échanges avec ma factorerie de la rive droite, par l'intermédiaire de mes Capitas et de ses riverains.

"Si tes ennemis venaient d'attaquer au moment où je suis " près de toi, je prendrais immédiatement ta défense ..."

Après un moment de consultation et de délibération avec ses notables, l'échange du sang est décidé sans cérémonie. Sitôt terminé, la place est envahie par une multitude d'indigènes dont la plupart fuient mon regard. Quelques-uns s'enhardissent même à me tâter le corps; des femmes absolument nues, aux traits plus réguliers et beaucoup moins tatouées, sortent de leurs cases mais s'en retournent aussitôt en poussant des cris d'étonnement ou de crainte, je ne sais. Je suis en pleine région cannibale et certains signes me le confirmeront par la suite.

Ma tente n'est pas dressée cette fois, le chef ayant mis à ma disposition trois chimbèkes plus ou moins convenables. Je me réserve celui à claires-voies. Une grande danse est organisée dans le courant de la soirée, à la lueur des torches.

A un moment donné, n'y tenant plus, je me glisse dans les rangs des danseurs et effectue quelques pas en leur compagnie. Ce geste rompt définitivement la glace ...

6ème journée.

Repos et visite des villages.

7ème journée.

Après avoir laissé sur place mon dernier Capita et quatre hommes, munis de marchandises d'échange, je continue de grand matin ma route en hamac, mais cette fois au milieu d'une foule d'indigènes qui m'accompagnent un bout de chemin en chantant et en criant. Le chef met à ma disposition pour continuer ma route, deux guides ainsi que plusieurs porteurs pour seconder mes hommes.

En revanche, je lui promets de leur remettre la moitié du produit de ma chasse de retour. Après la traversée de plusieurs villages, nous abordons les dernières palissades pour passer ensuite un grand dembo, sur les deux côtés duquel se profile la grande forêt.

Une occasion splendide se présente en ce moment et j'abats à portée de fusil deux magnifiques antilopes, les premières tuées depuis mon départ.

Nous installons notre camp. Les vivres commencent à manquer et il n'est plus question de farine, riz, sucre, café, beurre ou confiture. Il reste des pintades, pigeons, de la chèvre ou de l'antilope, mais ces viandes sont trop échauffantes et il faut se contenter dès lors de l'éternelle poule étique préparée de différentes manières : au riz (quand il y en a), crue, hachée, ou beefsteak américain, rôtie, au curri, au blanc, à l'huile de palme, autrement dit : moambe, en beefsteak, etc.

Ce soir pour le repas, Couké me prépare trois œufs en omelette, des bananes frites (avec de la graisse de chèvre..), quelques biscuits grillés comme dessert. Quant à la boisson : du thé mélangé avec un peu de lait condensé sucré (il m'en reste encore ..).

A peine ai-je commencé mon repas qu'une bande d'éléphants se présente à quelque 400 mètres de nous sans s'inquiéter nullement de nous. Malgré la fatigue, la tentation est encore plus forte de me mettre en chasse. Toutefois, je me promets de ne pas effectuer de poursuite en cas d'échec. La chance nous favorise encore une fois, car la décharge de nos quatre fusils sur la plus grosse cible à notre portée abat l'immense masse qui ne se relève plus. Contre toute attente, elle porte les plus belles défenses d'ivoire qu'il me sera donné de porter au crédit de la Société au cours de cette expédition.

Je dépêche immédiatement deux porteurs munis d'un courrier à l'adresse de M. Ghislain. Je fais entourer la dépouille de l'éléphant par un cordon de sentinelles secondées par un feu circulaire pour empêcher les "indiscrets" de rôder autour du campement.

8ème journée.

De grand matin, les villages Mongos sont accourus pour par-

ticiper à la curée. Ayant hâte de retourner à Jambinga, je me contente des deux pointes d'ivoire et de quelques quartiers de viande pour mon personnel. Je lève le camp vers 11 heures après avoir au préalable délégué quelques notables indigènes pour aller prévenir le grand chef Mongo Tchanga que j'ai tenu parole en lui réservant la plus grosse part de la chasse et lui témoigne ainsi ma reconnaissance pour l'excellent accueil qu'il m'a réservé lors de mon passage chez lui. Après une marche d'environ 5 heures dans la grande forêt, nous établissons notre bivouac dans une large clairière.

Dans le silence relatif de la nuit, nous entendons distinctement les gongs des villages riverains. Le lendemain, nous touchons au but, dans un petit village riverain. Durant ces quelques jours, nous avons parcouru au total environ 150 kilomètres de marche à travers la forêt tropicale.

Dans l'après-midi, M. Ghislain arrive avec ses pirogues contenant beaucoup de caoutchouc et une centaine de kilos d'ivoire qui, ajoutés à ceux des éléphants abattus en cours de route, constituent un bénéfice appréciable pour la Société. Je retrouve M. Ghislain en excellente santé et enchanté de l'accueil que les riverains lui ont réservé. Toutefois, il me manifeste quelque inquiétude au sujet de rumeurs qui circulent concernant les événements graves qui se passeraient sur la rive droite. Rien n'est cependant confirmé jusqu'à présent. Nous passons une excellente soirée au bord du fleuve et sommes gratifiés d'un splendide clair de lune.

Le menu du souper se compose cette fois de quelques tines et d'une demi bouteille de Moët et Chandon, tenue en réserve par M. Ghislain.

Le jour suivant, nous retraversons le fleuve au milieu des chants de nos pagayeurs, chants dans lesquels le nom de "Lupembe Makassi" (Lothaire le Fort) est souvent prononcé. Malgré la rencontre de nombreux hippos et crocos, nos embarcations forcent l'allure pour atteindre Jambinga avant la soirée.

A peine débarqués, nous apprenons que le capitaine Pinpurniaux est en tournée d'inspection chez les Gombés de Jambinga et se dirige vers Ibembo dans l'Itimbiri.

Je retrouve ma ménagère, à qui j'ai confié la garde de la maison, flanquée de deux boyesses pour son usage personnel. Comme je lui marque mon étonnement, elle me répond : "Ca, c'est une question de prestige ..".

Emile Delcommune vient de partir pour les Stanley-Falls et M. Ponthier a attendu notre retour pour se diriger vers l'amont, pour l'inspection des factoreries S.A.B.

15 septembre 1898.

La nouvelle se confirme malheureusement qu'un engagement a eu lieu chez les Gombés, derrière Jambinga; quarante des leurs ont été tués. Il y a en outre de nombreux blessés. Du côté de l'Etat, deux soldats sont hors de combat et plusieurs blessés. Chose grave, le grand chef Mafuta Mingi qui servait de guide au capitaine, ainsi que plusieurs notables de sa suite, ont égale-

ment été tués. Tout le village est en effervescence par suite des nombreux bruits contradictoires qui se propagent, d'autant plus que le capitaine poursuit encore sa route en combattant et se dirige vers l'Itimbiri.

25 septembre.

Pas de nouvelles de mon boy Mafunga qui s'est éclipsé et s'est joint à quelques guerriers pour retrouver le corps de son père.

Tout le trafic avec l'intérieur est interrompu et l'échange commercial avec l'Itimbiri absolument nul. Heureusement que la rive gauche du Congo, où la récolte de caoutchouc est abondante, vient contrebalancer cet état de choses. Ces tristes événements et la perte de mon brave chef Mafuta me causent un profond chagrin.

Octobre 1898.

Il se confirme également que le capitaine Pinpurniaux a eu un second engagement meurtrier en direction de l'Itimbiri. Les guerriers Jambinga sont partis en renfort pour porter aide au capitaine. Ils rentrent par petits groupes sans avoir pris contact avec leurs adversaires qui, tous, ont abandonné leurs villages et fui vers la forêt.

Mafunga vient de rentrer au bercail après une absence de trois semaines, les cneveux non peignés, le corps enduit d'huile et poudré de kaolin, comme tous les siens d'ailleurs, en signe de deuil. Si ce n'étaient les tristes circonstances actuelles, j'éclaterais de rire à la vue de cette transformation subite, mais l'expression de son regard mêlé de haine et de tristesse me touche vivement et je le console de mon mieux en exaltant les vertus guerrières de son père, mort en combattant. Pendant au moins un mois, les riverains porteront le deuil et ne se laveront plus. Jour et nuit, ce ne sont que pleurs et lamentations qui nous parviennent jusqu'à la factorerie, les femmes apportant en masse leur concours ...

Novembre 1898.

Le calme renait petit à petit. Sur mon conseil, les guerriers Jambinga ont renoncé, tout au moins pour l'instant, à leur expédition punitive vers l'intérieur.

L'agent principal, de retour à la factorerie, m'adresse une lettre dont voici la teneur :

" Société Anonyme Belge pour
" le Commerce du Haut-Congo
" Siège social 15 rue Bréderode
" Bruxelles.

" n° 85

" En réponse à votre lettre n° 533, j'ai le plaisir de vous faire connaître que la direction vous marque sa satisfaction au sujet des affaires de votre factorerie de Jambinga que

Jambinga, 9 novembre 1898.

Monsieur Bombeeck,
Gérant de la S.A.B.
à Jambinga.

" vous êtes parvenu à relever.

" Par la même occasion, je porte à votre connaissance que la
" gérance définitive de cet établissement vous est accordée.

L'Agent Principal,
(sé) N. PONTHIER.

Le calme perdure et les indigènes ont quitté leur deuil. Certains de ceux-ci espèrent encore, mais sans trop de conviction, que leur chef Mafuta est captif dans un village très éloigné. Les féticheurs ont la partie belle.

Depuis la perte du grand chef, je suis assailli de demandes pour trancher les palabres indigènes. Si j'accepte avec empressement, je suis fichu pour la raison que les plaideurs viendront de plus en plus nombreux et réservent toutes leurs palabres pour moi. D'autre part, comme mon travail s'en ressentirait beaucoup, je fixe trois audiences par semaine. Ne croyez pas cependant que c'est facile de régler ces palabres, car beaucoup d'indigènes mentent par habitude à propos de tout, parfois même sans intérêt, rien que pour faire valoir leurs prouesses. Les affaires de femmes constituent leur principal différend, auquel il faut ajouter les questions de pêche, de chasse, les vols de toutes natures, etc ...

Bref, le compromis règle ordinairement ces discussions sans fin grâce à la psychologie et au bon sens du blanc. Ce dernier doit pourtant avoir séjourné quelque temps en Afrique pour acquérir l'expérience nécessaire à solutionner d'une façon équitable ces palabres parfois très délicates.

Au cours du mois, j'ai effectué quelques chasses, mais exclusivement sur le fleuve où le gibier est extraordinairement abondant. J'ai profité de ces déplacements pour inspecter mes postes de Capitas sur la rive gauche.

Décembre 1898.

Mes parents se plaignent qu'ils sont sans nouvelles de moi depuis quelque temps. Pourtant, mon courrier est régulièrement envoyé. Alors ???

Je suis descendu deux fois en pirogue à Bumba pour charger les produits de la factorerie à bord du grand steamer "Brabant" qui ne monte pas encore jusqu'ici.

J'ai l'occasion de consulter le Docteur Vedy sur mon état de santé. Diagnostic : tendance à l'anémie et légère inflammation des intestins. Etant presque fin de terme, le Docteur me recommande la prudence dans mes déplacements et une cure de quinine par petites doses.

Janvier 1899.

Depuis la mort de Mafuta, il n'y a pas encore de chef reconnu. C'est à tour de rôle que l'intérim est assuré par les représentants les plus directs de la famille du défunt, car il y a contestation dans le choix définitif du candidat.

Cet état de chose peut encore durer quelque temps. Les indigènes de l'intérieur, venant du Nord-Ouest et n'

ayant pas participé aux récentes révoltes, viennent timidement échanger leurs produits à la factorerie.

Ayant renoncé aux chasses au fusil rayé, je consacre à présent mes loisirs à la natation, au tir à l'arc où je fais de grands progrès et à la pêche. Ma santé est meilleure.

Février 1899.

Les échanges deviennent de plus en plus nombreux et la région reprend à présent son aspect normal, bien que du côté de l'Itimbiri l'accès en pirogue reste toujours dangereux.

M. Ghislain vient de payer son tribut à l'Afrique avec une fièvre carabinée qui a duré trois jours.

Une petite "Délivrance" passe devant la factorerie sans s'arrêter, ce qui attire mon attention. J'aperçois le blanc gigotant dans une chaise longue et un noir désesparé au gouvernail. J'ai appris quelques jours plus tard que ce capitaine mécanicien était devenu fou et mourut à Bumba sitôt après l'accostage.

Mars 1899.

Je suis informé par l'Agent principal qu'un agent de la S.A.B. a quitté l'Europe à destination de Jambinga. Il m'autorise à remettre les inventaires à M. Ghislain, complètement rétabli, afin que je puisse profiter de la descente du premier steamer venant des Falls.

12 mars 1899.

Je m'embarque à bord du "Ville d'Anvers", accompagné de Couké, Mafunga, cinq perroquets et un singe. Les indigènes sont massés tout au long de la rive et c'est avec un serrement de cœur que je ne découvre plus parmi eux mon brave Mafuta. J'adresse un dernier adieu à Ghislain, aux braves Bapotos et à mon personnel Bangala.

Le bateau fera, mais cette fois avec l'apport de la vitesse du courant, les mêmes escales qu'à la montée.

A peine arrivé à Léopoldville-Kinshasa que mes deux serviteurs sont retenus par d'autres blancs.

Ici j'ouvre une parenthèse : j'ai revu Mafunga à mon troisième séjour en Afrique, quand j'assumais la direction du C.C.C. (Crédit Commercial Congolais) et il resta attaché à mon service jusqu'à la fin de mon terme en 1904. Je restai ensuite sans nouvelles de lui durant mon quatrième terme (Abir - Sté à charte Maringa-Lopori - 1904-1907). En 1909, me trouvant au Katanga en qualité de directeur de l'Intertropical Anglo-Belgian Trading Company et fondé de pouvoirs de la Banque du Congo Belge, je le vis arriver un beau matin, à mon grand ahurissement, à l'Étoile du Congo, dans un état vraiment minable. Il m'expliqua qu'il avait appris par des soldats licenciés de la Force Publique, venant du Katanga et parmi lesquels se trouvaient quelques noirs de son village, que deux "Bombeecki" vivaient au Katanga. Connaissant mon frère Jean, qu'il avait vu chez moi à Matadi en 1903, le doute n'était plus permis et sa décision d'entreprendre les milliers de kilomètres par eau et par terre pour me retrouver

fut immédiatement mise à exécution. Il resta attaché à mon service jusqu'à la fin de mon terme, en 1911. En 1912, je reçus une lettre de lui, écrite en français, à l'occasion de mon mariage. Il était à cette époque interprète au Tribunal d'Elisabethville. Je tiens à signaler ces faits, car ne sont-ils pas un bel exemple de dévouement, très courant d'ailleurs de la part des noirs, ainsi que pourront l'attester ceux qui ont vécu comme moi cette époque éloignée.

Mon séjour à Kinshasa sera de courte durée et entièrement consacré à mon retour en Europe, en attendant mon tour pour prendre place dans un train vers Matadi.

Par faveur spéciale, le Directeur de la S.A.B. à Kinshasa m'autorise à m'embarquer dans les premiers jours du mois d'avril, en première classe, à bord du vapeur français "La Ville de Macéo", des Chargeurs Réunis.

Je refis en chemin de fer une partie de la Route des Caravanes que j'avais effectuée à pied en juillet 1896, mais ce mauvais souvenir s'estompe à la pensée de bientôt revoir mes chers miens.

En arrivant à Matadi, j'aperçois "La Ville de Macéo" déjà à quai et on emmène directement à bord mes bagages. J'ai juste eu le temps de constater qu'il faisait toujours aussi chaud à Matadi mais il y règne cependant une activité commerciale intense.

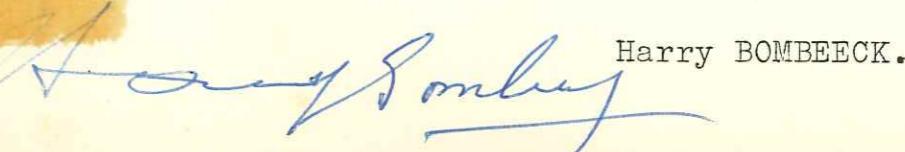
Le voyage de retour en mer fut sans histoire. Cette fois, le bateau fait escale à Madère, très jolie ville portugaise, au lieu de Las Palmas. Le voyage se termine à la Palice, en France. Je retiens l'excellente nourriture du bord et la gentillesse de l'équipage pour l'entretien de mon petit singe et de mes cinq perroquets, dont un s'exprime déjà en argot parisien...

Enfin Bordeaux - Paris - Bruxelles ...

A la suite de ma visite en mai au bureau de la S.A.B. à Bruxelles, je reçus une lettre très élogieuse de M. Alexandre Delcommune au sujet de mon travail en Afrique. Malheureusement, dans le décompte qui était joint, la somme restant à mon crédit était si minime que je ne pouvais songer à prendre un long congé.

C'est par un heureux hasard que je fus engagé en septembre de la même année 1899 par un groupe anversois (Suys-Pelgrims-Dhanis) pour faire partie d'une mission anglo-belge à la Côte Occidentale d'Afrique. Cette mission terminée me permit de passer quelque temps en Belgique pour me remettre complètement et de reprendre ensuite le chemin de l'Etat Indépendant du Congo en 1902.

En juin 1896, lors de mon départ, le Congo - dont la superficie est quatre-vingt fois celle de la Belgique - comptait au total environ 1.300 blancs, dont 800 Belges. En 1899, grâce à l'arrivée du rail à Léopoldville, ce chiffre avait plus que doublé.


Harry BOMBEECK.



S. M. le Roi Reine Elisabeth reçoit les Vétérans Coloniaux
Général G. Tanguy
Le Statuaire Domanir
Raoul Taek
Sénékun
Robert Thyss
Général G. Tanguy
Le Statuaire Domanir
Raoul Taek
H. Bombeek
Le Rêve -
Colonel Molken
Président

24 novembre 1948

Bruxelles 1960

Chronique des Vétérans

Revue Belgo-Congolaise

Arrêtés royaux du 4 novembre 1960

DISTINCTIONS HONORIFIQUES

ORDRE DE LEOPOLD

Chevaliers :

MM. DE TOLLENAERE Pierre, à St-Gilles ;
DUBERNARD Joseph, à Genval ;
KEYMOLEN Louis, à Bruxelles ;
LABIAU Albert, à Woluwé St-Lambert ;
ROLEN Louis, à Ixelles ;
VERSCHUEREN Corneille, à Malines ;
R. P. WEGHSTEEN Joseph (Pères Blancs).

ORDRE DE L'ETOILE AFRICAINE

Chevalier :

R. P. COLLE Pierre (Pères Blancs).

ORDRE ROYAL DU LION

Grand Officier :

M. BOLLEN Laurent, à St-Gilles.

Chevaliers :

MM. BEELS Charles, à Deurne ;
CALLEWAERT H. Constant, à Schaerbeek.
FARINAUX Jean, à Waterloo ;
LORY Georges, à Genval ;
TUTELEERS Edouard, à Bruxelles.

ORDRE DE LA COURONNE

Officier :

M. DAMEN Crépin, à Anvers.

ORDRE DE LEOPOLD II

Commandeur :

M. BOMBEECK Harry, à Schaerbeek.

Officier :

Maupemol Emile, à Genval.

Nous leur présentons nos vives félicitations

de ce
jubilé
de la
ville de
Bruxelles



Chef-d'Œuvre " Art Indigène ..

**Tabouret
Chef " Ba - Luba "**

Pièce remarquable
et d'une haute valeur artistique
rapportée du Congo en 1899



EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS
(Fondation Baron L. EMPAIN). Bruxelles, décembre 1938
EXPOSITION D'ARTS CONGOLAIS. Anvers 1937
EXPOSITION UNIVERSELLE ET COLONIALE. Rome 1931-32

Exposition New York 1939-1940
Musée de Buffalo U.S. 1941-1945
Retour en Belgique 1946



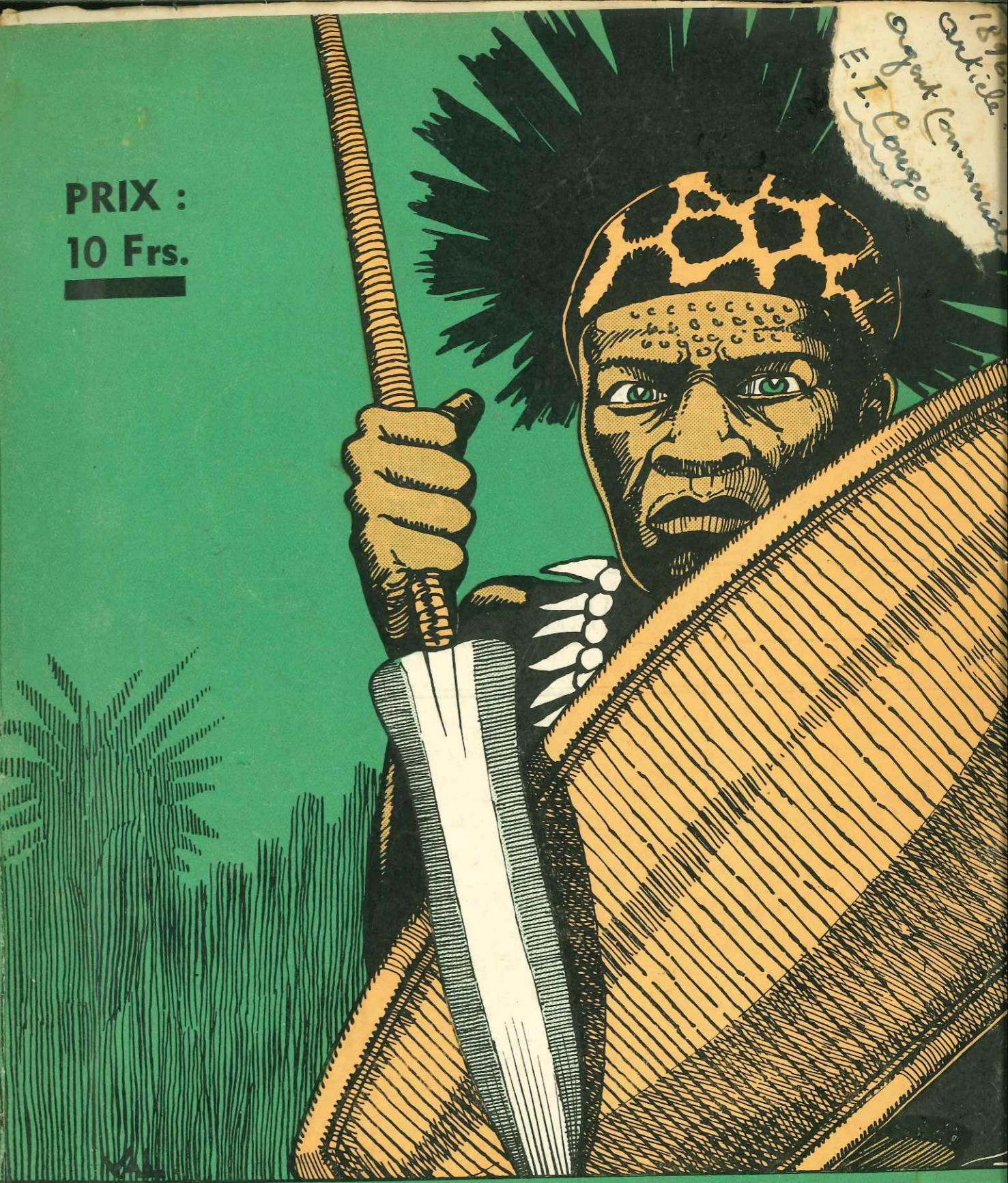
En souvenir de mes 85 ans!

Famille Bas-Congo
1902





PRIX :
10 Frs.



Les Vétérans Colonial

REVUE CONGOLAISE ILLUSTREE

XX^e ANNEE. — N^o 2.

PARAISSANT LE 1er JEUDI DE CHAQUE MOIS

FEVRIER 19

1890-1940
Article
organisé
E.T. Congo